



**Jack l'éventreur**  
n'est pas un homme

**Partie 1**

Pascale Leconte

# Jack l'éventreur n'est pas un homme

Cette histoire est inspirée de faits réels.

**Ce livre est un extrait issu de l'ouvrage :**  
*« Jack l'éventreur n'est pas un homme »*

Copyright Décembre 2019  
Pascale Leconte  
Tous droits réservés.

Couverture réalisée par **Martin Trystram**.

**Avertissement :**

Les passages du journal intime de Florence Maybrick que vous trouverez dans ce roman à partir de la page 100, sont extraits du « *Journal de Jack l'Éventreur* », **Dossier de Shirley HARRISSON**, Editions J.C Lattès.

Pour la compréhension de l'histoire, je n'ai changé que le genre du rédacteur et quelques détails infimes.

Corrections : **Elodie Saulnier et Michel Chevalier**.

*J'étais assis sur l'unique chaise de ma librairie, mon esprit plongé dans la lecture d'un livre traitant des rares femmes dont le métier était profileuse, quand la porte d'entrée s'ouvrit.*

*D'un pas hésitant, une cliente se faufila entre les étagères : il ne pouvait s'agir que d'elle. La jeune femme découvrait les lieux et ne semblait pas certaine d'être arrivée au bon endroit, mon magasin devait lui paraître minuscule, presque à l'abandon.*

*Malgré le beau temps, il faisait sombre à l'intérieur ; les rayons du soleil traversaient la vitre avec difficulté, frôlant de leur pâle lumière la silhouette de la visiteuse.*

*– Bonjour monsieur Bourgoïn. Nous avons rendez-vous.*

*J'acquiesçai de la tête en guise de réponse.*

*– Merci d'avoir accepté ma requête en m'accordant un peu de votre précieux temps, dit-elle avec un sourire de reconnaissance.*

*Elle semblait ignorer le fait que j'étais constamment harcelé par ce genre de demande, je lui prêtai donc une oreille distraite, espérant écourter l'entretien ; la gestion de ma librairie me demandait un travail considérable.*

*– Je suis venue vous faire part d'une théorie sur l'origine du « Journal de Jack », poursuivit-elle remarquant mon manque d'enthousiasme. Vous voyez de quel journal il s'agit ?*

*– Bien sûr. « James Maybrick's Diary » révélé au grand jour en 1992 par Michael Barrett.*

- *Celui-là, exactement ! s'exclama-t-elle les yeux brillants.*
- *C'est un faux, répliquai-je froidement. Aucun intérêt.*
- *Un faux : d'accord. Aucun intérêt : pas sûr. L'explication que je vais vous soumettre pourrait aiguïser votre curiosité.*
- *Ma curiosité, vraiment ? répondis-je d'un ton las.*
- *La vôtre et celle du monde entier.*
- Je ne pus m'empêcher d'émettre un ricanement puis toussotai afin de dissiper cet affront.*
- *Auriez-vous une seconde chaise ? interrogea-t-elle, en scrutant les lieux.*
- *Il n'y en a qu'une. Je vous la laisse, tenez.*
- *Oh non ! s'excusa-t-elle. Gardez-la. Je... Je vais rester debout.*
- *Bon. Parlez-moi de votre si brillante idée.*
- *Je crois avoir découvert la véritable identité de Jack l'Éventreur.*
- *Bravo. Vous êtes la dix-millième personne à penser cela.*
- *Mon hypothèse repose sur le fait que le journal de Jack est bien une contrefaçon.*
- *Sur ce point, nous ne divergeons pas.*
- *Cependant Jack the Ripper en est tout de même l'auteur. Interloqué, je restai un moment sans répondre. Les deux phrases que la jeune fille venait de prononcer étaient contradictoires pourtant, à ses yeux, elles étaient toutes deux authentiques et liées.*
- *Le journal de Jack est un faux.*
- *Oui.*
- *Et malgré cela, Jack l'a écrit ?*
- *C'est cela.*
- *Expliquez-moi.*
- *Pour comprendre, je vous ai apporté mon manuscrit dont je viens d'achever l'écriture. J'aimerais que vous y jetiez un œil afin de valider ou non la crédibilité de ma*

*théorie. En tant que ripperologue, vous êtes la personne idéale.*

*– Votre manuscrit... De quoi traite-t-il ?*

*– Il s'agit de la vie de Florence Chandler, l'épouse de l'homme à qui l'on a attribué ce fameux journal.*

*Elle me tendit un paquet de feuilles reliées par une spirale.*

*– Voilà. Parcourez-le et je reviendrai vers vous dans quelques temps afin de poursuivre notre conversation.*

*La jeune femme reboutonna son manteau, s'appêtant à quitter le magasin.*

*Pour le moins surpris de la voir si prompte à partir alors qu'elle avait réalisé une entrée en matière réellement interpellante, je m'exclamai :*

*– Qui est votre Jack ?*

*– Mon suspect possède les mêmes troubles que la majeure partie des tueurs en série.*

*– Oh... En plus d'être une ripperologue, vous êtes aussi une spécialiste des serial killers, rétorquai-je d'un air narquois.*

*– Pas une professionnelle au même titre que vous, mais je connais quelques bases essentielles, monsieur Bourgoïn.*

*Elle s'était bien renseignée, ma passion première était l'étude de la psychologie de ce genre de tueurs, seulement après m'était venue celle des faits concernant le mystère de Whitechapel.*

*– Quel âge avez-vous ?*

*– Vingt-sept ans.*

*– Donc... Quels sont les critères qui définissent, selon vous, un serial killer ?*

*– L'âge, justement. Le premier passage à l'acte s'effectue entre vingt et trente ans. Presque jamais en-dehors de cette tranche-là. Or mon suspect a vingt-cinq ans lors du premier meurtre.*

*– Un autre critère ?*

– *L'enfance instable et traumatisante où il subit des sévices de tout ordre. Après avoir séjourné quelques temps chez sa grand-mère, puis chez sa mère qui le laissait aux bons soins de ses amis, mon « Jack » a été de pensionnats en internats jusqu'à l'adolescence. Sa mère, justement, était une séductrice née, n'ayant de cesse de papillonner d'hommes en hommes et ce, malgré ses nombreux remariages. Cette mère aurait pu symboliser à merveille « la garce, la putain détestable » dont le narrateur fait mention dans le journal. Ensuite Jack habita sous le même toit qu'un homme volage, violent, prodigue et alcoolique. Vous conviendrez que cela n'est ni structurant, ni rassurant pour un enfant.*

– *La suite, je vous prie ?*

– *Il paraît que ce genre de psychopathe a souvent du mal à scinder la réalité et le fantasme. Leurs rêves se mêlant au quotidien d'une manière inextricable. Or plusieurs témoignages prouvent que mon suspect était sujet à cela dès l'enfance.*

*J'acquiesçai de la tête, le regard perdu dans la contemplation de ma main.*

– *Il y a encore la pyromanie, l'énurésie et la cruauté envers des insectes ou des animaux. Ces points-là n'ont pas traversé la mémoire de l'Histoire. Et les documents traitant de mon suspect ne mentionnent guère ce type de détails...*

*Après un bref instant de silence, je déclarai avec mépris :*

– *Avez-vous mené votre enquête dans votre petit studio parisien ? Avez-vous eu ce pif de génie entre un cours de littérature et une soirée bien arrosée ? Ou en prenant votre bain, peut-être ? Vous êtes bien chanceuse d'avoir percé ce mystère vieux de plus d'un siècle.*

– *Oui, la chance est mon amie. Je suis d'ailleurs aussi chanceuse d'habiter à trois stations de métro de l'unique ripperologie de France : vous, monsieur Bourgoïn.*

– *C'est ce que pourrait dire la totalité des habitants du neuvième arrondissement.*

– *Sans doute, cependant, moi, je cumule : cela, additionné de l'intuition que Jack l'Éventreur n'est pas un homme. Ce que mes recherches ont confirmé.*

– *Alors... Pour vous... Jack est une femme ?*

– *Lisez donc mon manuscrit.*

– *Vous ne me direz rien de plus, n'est-ce pas ?*

– *Rien, monsieur Bourgoïn. Lisez. Ah, une dernière chose : je vous demande de ne parler de cela à personne ! Je désire garder cette découverte secrète pour l'instant. J'attends le moment opportun pour la dévoiler au grand jour.*

– *Entendu, admettais-je, avec une moue qui laissa transparaître mon manque de conviction.*

*Enchantée, elle me remercia et quitta la pénombre de ma boutique.*



**Table rase**  
Le 12 mars 1880.

Le passé n'est rien. Le passé ne compte pas...

Afin que cette phrase, qui résonnait dans la tête de Florence telle une incessante ritournelle, puisse trouver tout son sens dans sa réalité : un gant était nécessaire.

Un gant de satin blanc, innocemment jeté à terre pourrait jouer le rôle d'un parfait hameçon. Le destin, ensuite, se chargerait d'attraper l'homme qui, en ramassant ce gant d'apparence anodine, entrerait de plain-pied dans la vie de Florence Chandler.

Florence tenait entre ses doigts son gant blanc, elle le serrait avec force, comme un naufragé s'agripperait à une bouée dans un océan en furie. Cet océan en furie était l'image symbolisant le passé de cette jeune fille aux yeux d'un bleu impénétrable.

Florence Chandler possédait une longue chevelure blond vénitien. Pour l'heure, bien entendu, on ne pouvait admirer ses cheveux puisqu'un large chapeau à plumes en cachait la majeure partie.

Accoudée au bastingage du transatlantique nommé « *SS Baltic* », elle s'éloignait de son Amérique natale, de son beau-père le baron von Roques et de son enfance tourmentée.

Quitter tout cela était la meilleure chose qui pouvait lui arriver. Une nouvelle vie s'offrait à elle, une vie pleine de possibles et de succès, une vie aussi vaste que la mer qui se déployait devant elle.

À ses côtés sa mère Caroline, l'imposante baronne, fixait d'un air indifférent le ciel tacheté de mouettes. Le rivage

était encore visible, la traversée vers l'Angleterre commençait : le voyage devait durer six jours.

Florence contempla le remous des vagues et le puissant sillage que laissait le navire derrière lui. Ce bleu abyssal l'attirait irrésistiblement vers les profondeurs inconnues de l'onde.

Sous ses pieds, le plancher du pont semblait ne pas vouloir la retenir et ce ne serait certainement pas sa mère qui l'empêcherait de tomber si, d'aventure, elle se penchait un peu trop...

Cette femme à la mine dédaigneuse était sa génitrice or Florence ne ressentait aucune affection pour elle.

– J'ai froid. Rentrons, déclara soudain la matrone.

– Mère... Puis-je rester encore un peu ? osa Florence.

La dame n'eut qu'à jeter un regard outré à sa fille pour que celle-ci courbe la tête et la suive sans rajouter un mot. Mlle Chandler se blottit dans la laine épaisse de son manteau afin de se protéger du froid et de la colère qui l'envahissait chaque fois que Caroline lui infligeait ses désirs comme autant de lois inébranlables.

La brise du grand large disparut dès l'instant où les deux femmes pénétrèrent dans le prestigieux salon réservé aux quelques cent soixante passagers de première classe.

Tandis qu'à l'extérieur, le soleil rougeoyant disparaissait à l'horizon, laissant un froid glacial envahir l'atmosphère, l'intérieur reflétait une toute autre ambiance : le parquet aux formes géométriques recouvert de tapis persans, les meubles faits de bois et de marbre de différentes nuances, et les tableaux figurants de célèbres monuments issus du monde entier contribuaient au calme feutré qui régnait dans la pièce.

Certains voyageurs déjà attablés discutaient d'un air paisible, se délectant du confort qu'offrait ce bateau

scandaleusement luxueux où ils passeraient presque une semaine. D'autres lisaient le journal en attendant qu'on leur serve l'apéritif de bienvenue, d'autres encore se tenaient debout, préférant bavarder entre convives.

Le moment tant espéré où Florence lancerait son appât approchait...

Marchant lentement dans l'ombre de sa mère, la jeune fille de dix-sept ans n'osait respirer ; elle sentait se poser sur elle les regards curieux des hommes en complets noirs portant chapeaux hauts-de-forme et cannes d'ébène et ceux, moins cléments, des bourgeoises aux robes finement ouvragées guindées dans leurs corsets étriqués.

Florence comprit qu'il lui fallait agir : ses doigts se relâchèrent afin de laisser s'échapper l'étoffe satinée de son gant.

Elle ferma les yeux, le temps était en suspens...

Qui donc allait mordre à l'hameçon ? Allait-elle jouir d'une pêche miraculeuse ?

N'était-il pas risqué de confier à l'inconstante fortune un choix d'une telle importance ?

Une voix grave interrompit son flot de pensées et, l'espace d'un instant, elle n'osa se retourner, préférant repousser encore la découverte de l'individu qui venait de sceller son sort au sien.

– Veuillez m'excuser, Mademoiselle, ce gant vous appartient-il ?

Florence Chandler fit volte-face et dévisagea l'inconnu : un homme d'une quarantaine d'années se tenait devant elle. Il portait un élégant costume trois pièces. Ses cheveux châains tirant vers le roux étaient soigneusement coupés et sa moustache lui donnait l'allure d'un gentleman. Il venait de ramasser le gant tombé à terre.

Elle n'aurait pas imaginé que sa proie puisse être aussi âgée ; vingt ans, au moins, les séparaient l'un de l'autre. Réflexion faite, cela s'avérait être un détail intéressant.

– Il s'agit en effet du gant de ma fille, assura la baronne en souriant. Florence, combien de fois t'ai-je répété de veiller sur tes affaires ? Merci infiniment, cher monsieur... Monsieur ?

– Hum... Sir... Sir James Maybrick.

– Oh ! Un sir ?! s'étonna Caroline en réajustant sa fourrure d'hermine.

La baronne voulut poursuivre la discussion mais un discret coup de coude donné par Holbrook, son fils, l'en empêcha. Le jeune homme venait en effet de les rejoindre et courba la tête, d'un geste sec, en guise de salut.

– Mère, l'heure du repas a sonné, il vaudrait mieux s'attabler. Veuillez-nous excuser, Monsieur.

– Sir Maybrick, rectifia Caroline. Mille mercis pour votre précieuse trouvaille !

– Eh bien, adieu Madame et... Mademoiselle, dit-il en regardant Florence.

Elle baissa les paupières et tourna légèrement la tête afin d'offrir son plus beau profil à l'homme qui allait bientôt les quitter, avant de lui lancer un dernier coup d'œil incendiaire.

Sa gestuelle eut l'effet escompté car James faillit trébucher sur les trois yorkshires qu'une vieille dame tenait en laisse derrière lui ; elles s'éloignèrent avec regret, presque poussées par Holbrook. Une servante se présenta afin de les débarrasser de leurs chapeaux et de leurs capes épaisses.

La jeune fille suivit sa mère de sa démarche la plus élégante et fit mine de s'intéresser au choix de leur table.

– Je ne pense pas que ce monsieur nous fût présenté, mère.

– Holbrook ! Seule la négligence de ta sœur nous permit de rencontrer ce charmant sir.

– Eh bien, maintenant que Florie a retrouvé son gant, il est inutile de reparler de cet incident.

Florence broncha ; l'intervention de son frère avait coupé court à la discussion, elle devrait trouver un moyen de la poursuivre d'ici peu, de peur que ce sir et l'opportunité qu'il représentait ne lui échappent.

La baronne opta pour une table accolée au miroir et s'y installa avec l'aisance que lui permettait son corps massif. D'un geste, elle dénoua la fourrure qu'elle portait autour des épaules afin de laisser entrevoir la rivière de diamants ornant son cou.

Une fois installée, Florence sonda la grande salle pour connaître l'emplacement de James Maybrick ; quelques mètres seulement les séparaient.

Florence prit soin de lui lancer régulièrement des regards exaltés. Elle devait le rendre fou amoureux ; elle désirait vivre une romance magnifique, digne des plus beaux contes qu'elle avait eu le loisir de lire et relire durant sa triste enfance.

Par bonheur, assis à une table voisine, un voyageur nommé Hazard était un ami commun de la baronne et du tant convoité sir. Ce fut James Maybrick qui s'enquit de le trouver pour évoquer sa rencontre toute récente avec la jeune américaine. Sans attendre, le général Hazard, accompagné de James, vint trouver la famille Chandler.

– Le bonjour, baronne von Roques. Je souhaite vous présenter un ami de longue date : James Maybrick, négociant en coton de profession.

– Enchanté, sir Maybrick. Nous avons eu le plaisir de vous croiser il y a peu...

– En effet, d'ailleurs votre compagnie me fut ravie avec bien trop de précipitation.

– Dans ce cas, nous ferez-vous l'honneur de nous rejoindre à l'heure du digestif ? supplia Caroline.

– Je suis votre obligé, Madame. J'avais prévu de rallier ces messieurs dans le fumoir afin d'entamer une partie de Whist ; cependant je privilégie votre charmante invitation.

– Nous vous prouverons que l'on s'amuse autant en présence des dames !

La baronne éclata d'un rire que M. Maybrick s'empessa d'imiter.

Florence resta lascive et discrète, cachant un léger sourire derrière les plumes blanches de son éventail. Elle sentait les regards du général Hazard et de M. Maybrick s'attarder sur elle plus qu'ils ne devraient...

L'homme reprit son sérieux et avoua, presque en aparté :

– En toute honnêteté, vous me sauvez d'une soirée soporifique ; voyageant seul, je craignais que cette traversée ne se révèle bien ennuyeuse...

– Seul ? Votre épouse a-t-elle le mal de mer ? demanda la baronne, sautant sur l'occasion pour en savoir plus sur les disponibilités du beau sir.

– Je n'ai malheureusement pas la chance d'être marié.

– Quel dommage ! mentit-elle.

À ses côtés, Florence ne cessait d'observer l'individu qui se tenait devant elle.

Elle n'avait pu placer un seul mot depuis le début de leur rencontre ; sa mère monopolisant toute l'attention, comme à son habitude.

– Comme la chose fut aisée ! pensa-t-elle, un sourire au coin des lèvres. Je n'ai même pas eu besoin de l'inviter, ma mère ayant fait le travail à ma place ! Maintenant que ce sir a mordu à l'appât, je ne dois plus le lâcher d'une semelle. Le voyage durera six jours, il faut le pousser à me déclarer sa flamme durant ce laps de temps.

Les deux hommes se retirèrent en s'inclinant à plusieurs reprises afin de rejoindre leur table, car le plat principal venait d'y être servi.

Le repas sembla durer une éternité ; Holbrook dissertait avec enthousiasme des aléas de son métier de médecin. Florence l'écoutait à peine, toute son attention était focalisée sur son maintien qui se devait d'être parfait et sur sa grâce innée.

James, non loin de là, dévorait ce spectacle des yeux, oubliant presque de vider son assiette. C'est avec une impatience peu contenue qu'il quitta sa chaise pour rejoindre la famille Chandler à l'heure du digestif.

– Sir Maybrick ! s'exclama Caroline en le voyant arriver. Votre présence à notre humble table nous comble de joie. Je craignais que vous n'ayez oublié notre invitation...

– L'oublier !!? dit-il en rougissant devant l'accueil chaleureux qu'il recevait. Je n'ai fait qu'y penser depuis notre séparation.

La baronne éclata d'un rire trop aigu pour être sincère ; Florence sourit à peine.

James qui venait de prendre place entre la baronne et sa fille, ne pouvait détacher son attention de cette dernière, se délectant de sa beauté ; elle représentait l'archétype de la « Belle du Sud » avec sa silhouette délicate, sa chevelure blonde aux reflets cuivrés et ses grands yeux.

– Une question me taraude depuis notre discussion en compagnie de ce cher Hazard..., commença la baronne avant de boire une seconde gorgée de rhum. Comment un homme de votre prestance et de votre rang peut-il être encore célibataire ?!

– Hum..., toussota-t-il, gêné par l'indiscrétion de la question. Étant négociant en coton, je suis amené à voyager souvent. Mes fréquents déplacements sont précisément l'une des raisons de mon éternel célibat :

quelle épouse accepterait de demeurer seule lorsque je me rends en Amérique ou à Londres ?

– Oh, je suis certaine qu’il existe quelque part une dame prête à faire ce genre de concession. Qu’en penses-tu, Florence ?

– Mère... Songez-vous sérieusement à vous marier pour la quatrième fois ? lança-t-elle sur un air de défi qui coupa le souffle à la baronne.

Après un bref instant de silence, Caroline sortit de sa stupeur et reprit la parole :

– Florie ! Pour l’amour du ciel, c’est toi que j’envisageais pour endosser ce rôle d’épouse !

– M... Moi ?! balbutia-t-elle, simulant la surprise. Mais... J’ai à peine dix-sept ans... Et Monsieur est, disons,...

– L’âge n’a aucune espèce d’importance, voyons. Ce qui compte pour une alliance heureuse, ce sont les sentiments. N’est-ce pas, sir Maybrick ?

Son flegme britannique était mis à rude épreuve au regard du franc-parler de cette américaine ; stupéfait par la tournure qu’avait prise la discussion, l’homme se racla la gorge avant de répondre :

– Loin de moi l’idée de vous mettre dans l’embarras. Certes, l’élégance de Mademoiselle me trouble. Jamais, cependant, je n’aurais eu l’impudence de faire, à ce stade de notre relation, une telle proposition...

– Il se trouve que nous quittons New-York pour nous installer chez mon fils à Paris. Et, là où nous allons, nous ne connaissons personne. Je souhaite que Florence acquière vite son indépendance ; mon emploi du temps est tellement chargé, voyez-vous, j’estime qu’à mon âge la tâche d’une mère arrive à son terme.

Florence qui tenait son verre à la main le posa si brusquement sur la table qu’il faillit se briser.



– Ah... Vous vous rendez donc à Paris, murmura James. Je réside à Liverpool. J'imagine qu'un tel éloignement serait trop pénible pour vous deux.

– "*Au contraire*", signala Florence. En dépit du fait que je maîtrise aussi bien le français que mon anglais natal, la France ne m'attire guère et je préférerais rester dans un pays anglophone.

Le brouhaha régnant alentour ne parvint à dissiper le silence gêné qui s'abattit sur la tablée.

– Si..., commença James en rougissant. Si mademoiselle...

– Mlle Chandler, précisa la mère.

– Si Mlle Chandler pouvait exhausser mon souhait le plus ardent : celui de devenir mon épouse, je lui offrirais fortune, prestige et titre de noblesse. Je lui assurerais un futur constellé de soirées de gala et de dîner luxueux, je lui...

– Tout cela ?! s'extasia la baronne en caressant sa parure de diamants du bout des doigts. Florie, ma chérie, tu as six jours pour réfléchir à l'étourdissante proposition que sir Maybrick nous fait. À ta place, je n'hésiterais pas même un instant !

– J'insiste néanmoins pour que Mademoiselle y songe longuement car je ne voudrais pour rien au monde la voir mariée contre son gré. Peu importe sa réponse, pourvu qu'elle soit sincère et avisée.

– Quelle élégance ! Vous êtes un véritable gentleman. Comme je serais fière de voir ma fille à votre bras...

– Je vous remercie, coupa Florence, les yeux étrangement brillants. Ma réponse est sans détour et je n'ai nul besoin de réfléchir pour accepter votre requête.

– Vous... Vous acceptez ?!

– Tu acceptes, Florie !? déclarèrent Holbrook et la baronne à l'unisson.

– J’ai dit, mère.

– Que... que..., bredouilla James en tremblant. Vous m’en voyez ravi et profondément ému. Je vous offrirai une propriété et un domaine digne de votre éclat !

– À propos de sa dot : je possède des terres situées à Mobile, en Alabama dont ma chère fille sera la digne héritière, rajouta Caroline avec orgueil. Naturellement, Florie perçoit déjà une rente annuelle non négligeable.

– Parfait, parfait ! En raison des fréquents voyages imposés par ma profession, je n’avais pas éprouvé le besoin de posséder un foyer personnel, je loge actuellement chez ma mère. Bien évidemment, je remédierai à cela une fois notre mariage consommé ! Je possède une meute de chiens de chasse ainsi qu’un magnifique pur-sang nommé *Pepper*. Pratiquez-vous l’équitation, Mlle Chandler ?

– J’en suis férue. Je monte en selle depuis mes douze ans.

– En effet, mon époux – le baron von Roques – est un ancien officier de cavalerie prussien. Il ne s’écoulait pas un jour sans qu’il ne monte sur le dos de son fougueux destrier !

– Il en va de même pour moi, reprit-elle, d’un ton indifférent.

– Diantre ! Dire que je désespérais de n’avoir point de descendance, s’enthousiasma M. Maybrick. Je suis à présent un homme comblé !

– Une descendance..., répéta Florence essayant de maintenir un sourire sur son visage soudain blême. Je crains ne pas pouvoir vous satisfaire sur ce point. Pour être honnête, je n’y entends rien aux marmots...

– N’ayez crainte, chère demoiselle, être parent est un métier qui s’apprend. De plus, nous aurons l’aide des meilleures nourrices.

– Florie, s'exclama la baronne en prenant l'air amusé, ne t'embarrasse donc pas de ces futilités, les enfants font ce qu'on leur dit de faire, ils vont où l'on leur dit d'aller. Rien n'est plus simple que de les dresser comme de petits chiots obéissants. Ils ne t'ennuieront point, sois en certaine !

À ces mots, la jeune fille fusilla sa mère du regard.

– Vous vous plairez à Liverpool, reprit James afin de changer de sujet car il ne partageait pas cette opinion.

– Je connais déjà Londres. Il se dégage de cette ville une énergie toute particulière. J'espère que Liverpool est doté d'autant de charme.

– Oh... Hem... Ces deux endroits sont assez différents mais vous apprendrez à aimer votre nouvelle vie en découvrant des merveilles tel que le fabuleux Parc Sefton, le Hall Saint George ou encore le port donnant sur la Mersey River ! M'est avis que Londres manque de littoral ; l'air marin y fait cruellement défaut.

– Dans ce cas, je resterai à Liverpool lorsque le *Baltic* accostera. Mère, vous poursuivrez votre voyage avec Holbrook. Je n'irai pas à Paris.

La baronne se raidit :

– Voyons, ma chérie ! Tu n'es pas encore sous la tutelle d'un mari. Il siérait que tu me demandes, au moins, l'aval d'un tel projet !

– Vous voilà inquiète, mère ? N'ai-je pas été, depuis ma tendre enfance, réduite à une inébranlable autonomie ? Vous à Paris, moi à New-York face aux problèmes et interrogations dû à mon jeune âge et dont j'ai bien eu du mal à m'acquitter ? Pourquoi ce soudain changement d'attitude ? Vous n'escomptez pas prendre, aujourd'hui, les rênes de ma vie, j'espère ?

La baronne, estomaquée, ne put formuler aucun mot, ce qui laissa à Florence le champ libre pour évoquer la suite de ses idées.

– Je m’installerais dans un hôtel non loin de la demeure de votre mère, sir, poursuivit-elle. J’y resterai jusqu’à notre mariage.

– Justement... Quand désirez-vous fixer la date ?

– Rien ne presse. Nous fêterons nos fiançailles le mois prochain, celles-ci doivent durer au moins deux ans.

– Si longtemps ? Vous oubliez mon âge quelque peu avancé...

– Gardez aussi à l'esprit le mien : j'ai à peine dix-sept ans. Nous aurons tout le loisir de régler ces menus détails lorsque notre voyage en bateau sera terminé.

James acquiesça de la tête, prêt à céder aux moindres caprices de sa séduisante promise.

Trois tables plus loin, le général Hazard observait la scène d'un air entendu, avide d'apprendre ce qui rendait leur discussion si animée. M. Maybrick avait accepté de lui en narrer la teneur dans ces moindres détails.

– Holbrook ! déclara Florence, à son frère. J'espère que tu feras le voyage depuis Paris pour cet événement. Personne d'autre que toi ne me conduira à l'autel.

– C'est l'évidence même, admit celui qui jusqu'alors s'était tenu à l'écart de la conversation.

– Mon père est décédé avant ma naissance, rajouta Florence. Quant à mon beau-père...

– Le Baron et moi sommes séparés d'un commun accord, l'interrompit Caroline.

– Vous m'en voyez navré, dit James. Pour ma part, mon père n'est plus de ce monde. Dieu merci, ma mère est toujours bien vaillante ! Et ma fratrie se compose de cinq garçons qui, j'en suis persuadé, vous adoreront !

– Parlez-moi d’eux, sir Maybrick, s’enquit Mme von Roques, avide d’en savoir plus sur la vie de son futur beau-fils.

– William est l’aîné, ensuite il y a moi. Puis vient Michael, celui-ci jouit d’une célébrité notoire, c’est un chanteur réputé en Angleterre. Il y a aussi Thomas et finalement Edwin, mon frère cadet.

– Uniquement des hommes ! Comme c’est amusant, gloussa Caroline.

– J’aimerais me marier au printemps, poursuivit Florence ne prêtant que peu d’attention au reste de la discussion. Cette saison où la nature reprend ses droits m’enchante.

– Vos désirs sont des ordres, Mlle Chandler, soupira James. Et la cérémonie sera digne d’un mariage princier !

– Parfait. Nous convierons la fine fleur de Liverpool. Je tiens à faire une entrée remarquée dans cette ville qui sera bientôt mienne.

Florence se délecta de cette phrase concluant avec brio la réussite de son plan.

Le stratagème pour échapper à l’emprise de sa mère avait fonctionné au-delà de ses espérances. Elle avait prévu six jours pour arriver à ses fins or le premier n’était pas encore révolu, qu’elle était déjà fiancée à un riche Sir ! Elle se félicita tout en maudissant sa mère qui avait orchestré l’éviction de sa fille en lui trouvant un parti avantageux dont la fortune lui serait tout autant profitable. La scélérate n’avait même pas daigné lui en toucher un mot au préalable.

Malgré cela, Florence se sentait maîtresse de sa destinée pour la première fois et ce sentiment la comblait de fierté.

Son regard se posa sur le satin immaculé de son gant ; satisfaite, elle songea :

– Sir Maybrick sera un époux idéal et mon existence bourgeoise m’assurera un futur radieux !

## Liens sacrés

Du 27 juillet au 5 novembre 1881.

**BLANG !** Le bruit assourdissant d'un vase se brisant sur le sol résonna dans la luxueuse suite de l'hôtel Flatman's de Londres.

M. Maybrick avait loué ce magnifique appartement pour y passer sa nuit de noce. Les ancolies blanches et le muguet se dispersèrent par terre ; le bouquet de la mariée ne ressemblait plus à rien, à présent.

– Quelle infamie !

– Calmez-vous, Florie...

– Jamais, vous entendez, James ! Jamais je ne fus humiliée de la sorte ! Michael a été odieux à mon égard ! Me faire cela le jour de mon mariage. Il ne mettra plus les pieds chez nous, je puis vous l'assurer !

– Mais Bunny... Il s'agit de mon frère... J'ignore pourquoi il a cette attitude envers vous. Il se trompe sur votre compte, mais il apprendra à vous apprécier, j'en suis certain.

– Aucun sourire, aucun mot de félicitation, c'est à peine s'il m'a adressé la parole ! Et vous lui avez fait l'honneur d'être votre témoin !? Cela dépasse mon entendement... Il aurait dû faire semblant d'être heureux le jour où vous me passez la bague au doigt !

– Je lui en parlerai, soyez patiente. Peut-être a-t-il eu peur en vous voyant si jolie, si jeune par rapport à moi... Michael est un célibataire endurci, il n'a pas eu la chance de trouver une femme digne de confiance et d'amour.

– Grand Dieu ?! Seriez-vous en train de le plaindre ?

– Non, bien sûr que non, Florie... Je vous explique sa vision de la gent féminine.

Florence se laissa choir sur le divan et ferma les yeux.

– Pourquoi les frères Maybrick sont-ils de vieux célibataires aigris ? Cinq garçons et, excepté vous, aucun ne s'est marié.

– Je l'ignore. Du reste, je pense que Michael se doute de notre petit secret...

– Que voulez-vous dire ?

– Oh, je ne lui ai rien avoué, croyez-moi ! Mais le fait d'avoir soudain précipité au mois de juillet notre mariage prévu initialement l'année suivante, de le célébrer à Londres, là où nous ne connaissons que peu de monde au lieu de Liverpool, et qu'à la place du faste princier que je vous avais promis, nous nous contentions d'une simple cérémonie entourés d'un cercle d'amis restreint. Tout cela a certainement dû induire quelques judicieuses théories dans l'esprit de mon frère...

– Mon ventre ne m'a pas trahie, j'espère !! s'exclama-t-elle, prise de panique.

– Non, non, Bunny. Cependant, Michael connaît mes penchants et la passion que vous m'inspirez, il aura vite fait de comprendre que nous n'avons pu nous résoudre à patienter jusqu'au mariage avant de consommer notre union. Et, qu'en vous, germe la graine de son futur neveu... Ou nièce...

De rage, Florence écrasa les fleurs qui jonchaient le parquet vernis.

– Ce maudit rejeton ! Pourquoi, diable, est-il si pressé de venir au monde ? Il bouleverse nos plans et risque de nuire à ma réputation de femme vertueuse !

– N'ayez crainte, nous avons cédé à la tentation le trois juin. Cela fait donc un mois et demi que notre enfant doit être en votre sein. Nous expliquerons qu'il est né prématurément de quelques semaines...

M. Maybrick se racla la gorge et regarda sa jeune épouse d'un air langoureux, il tenta une approche en posant délicatement sa main sur son épaule, d'un geste agacé, Florence se déroba.

– Pour vous dire la vérité, poursuivit-il, j'avais espéré autre chose concernant notre nuit de noce. Je suis désappointé de vous voir en colère.

– Allons Jim, il est tard. Je suis épuisée. Et puis, pensez à notre enfant, cet état me rend nauséuse.

– Vous...? Ah bon... D'accord, ma chérie, dormons. Après tout, nous avons l'éternité devant nous.

– C'est cela. Veuillez délasser mon corset qui me fait souffrir le martyr depuis ce matin ; quant à mes escarpins trop étroits, je ne les enfilerai plus jamais ! Je crois néanmoins que ce supplice en valait la peine... Ne fus-je point une ravissante mariée ?

– Un ange de grâce, Bunny ! D'ailleurs, vous avez fait forte impression à Mathilda Briggs. Il s'agit d'une de mes fidèles amies ; sa sœur et elle sont charmantes. Il ne fait aucun doute que vous serez bientôt des compagnes inséparables. Elles habitent aussi Liverpool et passent régulièrement prendre le thé chez moi. En outre, Mathilda est la propriétaire de notre appartement. Dès notre retour, nous visiterons les étages supérieurs où réside la famille de son frère.

– Justement, j'aurais aimé avoir un peu plus d'autonomie... J'ai l'impression qu'elle nous a proposé cette solution afin que son frère puisse surveiller le moindre de mes faits et gestes.

– Il s'agit, en effet, d'une brillante idée de Mathilda ! Je rechigne à vous laisser seule à chacun de mes voyages à Londres. En leur présence, vous ne risquerez rien.

Exténué, James enfila sa robe de chambre, puis sortit de sa poche une petite fiole translucide. Il ôta le bouchon et fit



couler deux gouttes du produit dans son verre pour le boire d'un trait.

– Qu'est-ce donc ? Un somnifère ? s'étonna Florence.

– Non. Je prends ce médicament à base de strychnine et d'arsenic depuis quatre ans.

– Etes-vous malade ? demanda-t-elle inquiète.

– Je le fus et je n'ai jamais complètement guéri : j'ai contracté la malaria lors d'un voyage d'affaires en Amérique. Seul ce remède parvient à me soulager. Malheureusement, je crains d'être condamné à le prendre jusqu'à la fin de mes jours...

– Attendez... De l'arsenic, m'avez-vous dit ?! Vous ingérez là un poison, James !

– Poison pour certains, remède pour d'autres. Tel est mon cas et je mourrais, oui, si je n'en prenais pas.

Florence bâilla puis se dirigea vers la salle de bain où elle s'enferma à double tour pour ne réapparaître qu'un quart d'heure plus tard, vêtue d'une longue chemise de nuit. Elle se glissa dans le lit et, sans attendre le consentement de James, tendit son bras vers la lampe à gaz afin d'en éteindre la flamme.

La demeure où les Maybrick venaient d'emménager était comme comprimée entre les deux maisons voisines. Elle se situait au numéro cinq de l'avenue Livingston, une ruelle étroite possédant une vingtaine d'habitations en tous points identiques.

Malgré sa taille modeste, elle était dotée d'un ravissant jardinet. En ce début de septembre, le sol était encore tacheté de fleurs dont les touches colorées égayaient le vert d'un gazon parfaitement entretenu.

Florence, assise sur le banc en métal forgé, tenait entre ses doigts un crayon et esquissait de légers traits sur le papier granuleux de son cahier. Rien ne l'apaisait plus que de

dessiner or, à cet instant, elle était submergée d'une colère sans borne ! En raison de la conversation qu'elle avait eue avec son époux le matin même :

– Ma chère Bunny, avait-il dit en beurrant son toast, j'aimerais vous faire part des pensées qui me tourmentent...

– Je vous écoute.

– Cela concerne vos... les... Enfin les marques rouges que vous possédez çà et là sur votre torse...

– Comment ?! Quand avez-vous découvert cela ? s'offusqua-t-elle, irritée.

– Malgré le soin que vous avez pris à éteindre la lumière et à vous habiller loin de mon regard, je suis parvenu à contempler votre corps dénudé.

La jeune fille, dont les joues s'empourpraient, commençait à sentir l'indignation l'envahir. Toutefois James poursuivit d'un ton calme :

– Rassurez-vous, Florie, ce petit problème d'eczéma ne me perturbe pas le moins du monde. Cela je puis vous l'assurer.

– Alors pourquoi, diable, abordez-vous le sujet ?!

– Afin d'apaiser l'angoisse qui pourrait vous ronger. Vous êtes parfaite à mes yeux.

– Ces maudites taches, je les possède depuis l'âge de quinze ans.

– Bien. Hum... Il y a autre chose dont je voulais vous parler... J'ai l'impression que, comment dire... Notre nuit d'amour vous a contrariée... Je connais les attentes des femmes concernant ce domaine et je sais que la première fois peut se révéler... décevante.

– Epargnez-moi, je vous prie, les détails de vos anciennes conquêtes !

– Loin de moi l'idée de vous heurter, ma douce. En vous avouant cela, mon souhait n'est pas de vous brusquer mais

de vous soulager afin que, bientôt, nous puissions recommencer sans aucune appréhension.

Mme Maybrick, outrée, préféra se taire.

– Voilà maintenant trois mois que notre union est consommée, continua-t-il, et je m'inquiète de vous voir atteinte de migraine chaque fois que l'occasion d'une tendre intimité se présente.

– Comment osez-vous ?! Je ne vous savais pas à ce point obscène.

– La paix, Florie ! Nous sommes mariés. Dieu Lui-même a béni notre union et Il nous demande d'engendrer une descendance. Or je ne vois guère d'autre moyen pour y parvenir.

L'esprit apaisé par ses aveux sincères, James avait poursuivi son petit déjeuner en lisant le journal. Jamais auparavant, elle ne s'était sentie aussi souillée, aussi humiliée face à des propos d'une réelle indécence.

Florence frissonna en repensant au moment où cet homme avait osé la toucher...

Ce passage à l'acte avait été aussi horrible qu'interminable. Son bas-ventre pénétré par cet organe étranger lui donnait l'impression qu'un serpent visqueux se faufilait au plus profond de ses entrailles, avançant et reculant sans cesse, s'engouffrant avec force dans cette tanière dont elle aurait voulu lui bannir l'accès. Mais l'affreux animal ne se retirait que pour mieux revenir.

Florence s'était attendue à ce que son âme s'enflamme d'un plaisir puissant, mais son corps trop pesant était resté cloué au matelas du lit. Devant ses yeux, repassait l'image d'un mâle rougeaud, dont le souffle moite, craché vers son visage, lui ôtait tout son oxygène. Son rôle et sa façon frénétique de gesticuler au-dessus d'elle la répugnait au plus haut point : quel manque de noblesse ! Quelle expression ridicule ! Le peu d'affection qu'elle aurait pu

éprouvé envers cet individu méprisable avait fondu comme neige au soleil après un tel spectacle.

Dans son esprit, cette nuit demeurerait à jamais cauchemardesque.

Non, l'acte charnel ne comportait aucun intérêt, pire, il lui infligeait un supplice physique qu'elle allait désormais fuir comme la peste. Du moins avec son mari. Car, elle était persuadée qu'entre les bras d'un bellâtre, elle parviendrait à un résultat plus probant.

Elle sentit alors son cœur fondre et ses sens s'éveiller à la seule pensée d'un amant tel qu'Edwin, le frère cadet de James.

– Vous dessinez ? s'étonna M. Maybrick en franchissant la porte qui menait au jardin.

L'arrivée intrusive de son époux la ramena à la réalité d'une manière brutale.

– Je dessine et j'écris, répondit-elle sans lever les yeux.

– Qu'écrivez-vous ?

– Des poèmes, les derniers potins à la mode ou le résumé de pièces de théâtre.

– Me donneriez-vous la permission de le feuilleter ? Cela me permettrait de mieux vous connaître.

– Hors de question ! Il s'agit de mon intimité, Jim. Personne ne m'a jamais lu et personne ne me lira jamais !

– J'ai une demande à vous faire. Edwin aimerait passer quelques jours chez nous cette semaine. Cela vous pose-t-il un problème ?

– Edwin..., répéta-t-elle en refermant son cahier.

– Mon frère et moi formons une équipe. Il est mon associé dans la compagnie que j'ai créée et, avant notre mariage, il venait régulièrement dormir ici. Mais si cela vous indispose, je changerai cette habitude.

– Si je ne m'abuse, Edwin habite Liverpool, n'est-ce pas ?

- Oui mais nous travaillons jusqu’à une heure avancée de la nuit. Bien sûr, il pourrait prendre l’omnibus mais il me semble plus correct de lui offrir le gîte. Après tout, il n’a ni femme ni enfants qui l’attendent chez lui. ...
- J’accepte avec joie. Contrairement à Michael, Edwin est un garçon charmant.
- Parfait, je n’en espérais pas moins de vous.
- Je tiens à lui mitonner un festin digne de ce nom. Quand vient-il ?
- Mercredi, vers dix-sept heures ; mais rien ne vous oblige à préparer le repas. La domestique s’en chargera. Cette tâche fait partie de ses attributions.
- Cuisiner me procure un réel plaisir ! Avec l’équitation, cela figure parmi mes passe-temps favoris.
- Faites donc, si cela vous enchante.
- D’ailleurs, quand allez-vous m’acheter ma jument, Jim ? implora-t-elle, soudain. Nous en avons parlé lors de notre voyage de noce.
- Etes-vous certaine qu’un animal supplémentaire soit indispensable ? Le coût de la bête mais aussi sa nourriture et les nombreux soins à prodiguer représente une fortune... Sans compter la rente annuelle pour sa place au manège. *Pepper* ne suffit-il pas ? C’est un étalon magnifique.
- NON ! Vous me l’aviez promis !! *Pepper* vous appartient. Je vous ai expliqué à quel point posséder ma propre monture est capital pour moi.
- Entendu, Florie, puisque je vous avais donné ma parole ; j’espère néanmoins qu’il ne s’agit pas d’un énième caprice. Rappelez-vous ce piano que vous avez fait installer au milieu de notre modeste salon ; cet ornement est bien volumineux étant donné que ni vous ni moi ne savons en jouer...

– Quelle importance ! se récria-t-elle. Les personnes possédant un tel objet sont auréolées d'un prestige certain. Sans jamais les avoir écoutés, on les croit érudits et maîtrisant partitions et solfège à la perfection. Demande-t-on aux hôtes qui nous reçoivent s'ils ont lu chacun des livres exposés dans leur bibliothèque ?!

Dépité, l'homme haussa les épaules :

– J'irai dès demain visiter le haras.

– Parfait. Ma jument sera un pur-sang à la robe noire. Jeune, fouguese et vierge.

– Vierge ?! Quel rapport cela a-t-il avec l'équitation ?

– La pureté, voyons James. Si un étalon l'avait souillé de sa semence bestiale, je n'oserais toucher cet animal.

À ces mots, Mme Maybrick tourna la tête d'un air indifférent et quitta le jardin, laissant son époux perplexe.

Ce n'était guère la première fois qu'elle lui imposait un désir : elle avait récemment ordonné une suite américaine pour meubler leur chambre.

Cependant James ignorait que ces exigences n'étaient pas toujours dénuées de sens ; la penderie en noyer qui composait leur mobilier était la réplique exacte de celle se trouvant dans la maison new-yorkaise de sa grand-mère. Ce meuble possédait un tiroir à double-fond fermant à clé où la jeune femme avait pris l'habitude de ranger ses carnets intimes. C'était là une cachette idéale !

Mme Maybrick dénoua son tablier en coton blanc et s'en servit pour éponger son front.

– Laissons les plats mijoter, Alice, déclara-t-elle. Je dois me préparer, Edwin arrive dans moins de deux heures...

Elle allait quitter la cuisine, y abandonnant la domestique au milieu d'un épais voile de fumée quand cette dernière murmura :

– Madame souhaite-t-elle qu’exceptionnellement je l’aide à se vêtir ?

Florence, vexée par cette proposition qu’elle jugeait insultante, lui jeta un regard noir.

– Je sais qu’ici, « *en Angleterre* », les bourgeoises sont incapables de s’habiller seules. Pour ma part, je suis Américaine ! Je n’ai jamais eu besoin de recourir à une domestique pour exécuter cette tâche.

Rouge de honte après cette remontrance, Alice baissa la tête et marmonna de plates excuses que sa maîtresse ne daigna pas écouter tellement elle était pressée de monter au dressing-room afin de choisir une tenue. La robe en satin bordeaux dont le tissu était constellé de fleurs brodées eut sa préférence.

Dans la cuisine, Alice se demandait comment Mme Maybrick parvenait à lier les lacets de son corset. Elle avait remarqué qu’elle serrait les liens si fort qu’ils comprimaient sa poitrine au point que Florence semblait être perpétuellement au bord de l’évanouissement. Ses nombreux jupons de flanelle à enfiler, ses jarretières à attacher aux bas, tout cela devait être bien compliqué sans le concours d’une tierce personne...

Tandis qu’Alice se creusait la tête, essayant d’imaginer comment Mme Maybrick se débrouillait là-haut, Florence était déjà prête !

Elle s’observait dans le miroir.

– Si seulement ce ventre pouvait demeurer plat, broncha-t-elle en découvrant son profil. Satané mioche !

Mme Maybrick contempla son reflet encore un moment puis sortit sa montre-pendentif.

– Que le temps me semble long... Edwin ne sera pas là avant une demi-heure. J’ai tout le loisir de...

Elle laissa sa phrase en suspens et, armée de son cahier et ses crayons, elle marcha d'un pas alerte vers le jardin afin de s'installer sur le banc en fer forgé.

A cette heure de la journée, le soleil couchant diffusait une douce lumière qui réchauffa le visage de Florence. Elle se pencha au-dessus de son carnet intime, prête à écrire la première phrase quand une voix douce l'interrompit avant même que la pointe du crayon ne touche la feuille.

– Bonjour, chère Florence, murmura Edwin en la regardant avec intensité.

– Oh ! Vous êtes déjà là ?

– En effet, je suis en avance : l'impatience de vous revoir était telle que je n'ai pu me résoudre à attendre l'heure convenue.

– Quel flatteur vous faites, Edwin..., minauda Florence le rouge aux joues.

– Je suis incorrigible ! Veuillez me pardonner.

Elle s'y refusa par caprice et baissa les yeux afin de contempler les mains hâlées du bel homme.

– La domestique m'a dit que je vous trouverai ici. James, paraît-il, est encore à son office.

– Il ne saurait tarder.

Elle tourna quelques pages de son journal et s'arrêta sur un dessin qu'elle avait à peine esquissé. Lentement, elle rajouta çà et là des traits délicats formant les contours d'une cathédrale.

– Vous êtes gauchère ? s'étonna Edwin.

Elle sourit et poursuivit sa tâche.

– Florence..., commença-t-il.

Il tenta de poser son regard sur le rosier dont les fleurs s'épanouissaient en dégageant un parfum capiteux mais, très vite, ses pupilles cernées de bleu fixèrent à nouveau le visage de sa belle-sœur. Les lèvres purpurines de Florence vibrèrent l'espace d'un instant et il se sentit



irrésistiblement attiré vers elles. Il s'efforçait de penser à autre chose, en vain.

– Florence... Vous êtes si belle auréolée de cette lumière d'automne...

Les mots s'étaient échappés de sa bouche et son cœur avait pris la parole à la place de sa raison, malgré le profond respect qu'il vouait à son frère aîné.

– Une aura divine semble posée sur vous, continua-t-il, sachant qu'il était trop tard pour retirer ses aveux.

Mme Maybrick feuilleta d'un air distrait les pages de son cahier :

– Regardez, Edwin. Aimez-vous ?

L'homme prit le carnet entre ses mains, trop heureux de changer de sujet, et observa le dessin qui s'étalait sur deux pages.

– J'ignorais que vous vous intéressiez aux vieilles églises, dit-il pour le moins surpris .

– J'aime l'architecture des cathédrales. Tenter de reproduire cette complexité m'apaise.

– Vous apaiser ? Exquise belle-sœur, vous m'amusez : personne ne me fera croire que votre vie est éprouvante ! affirma-t-il en éclatant de rire.

Florence n'eut pas la moindre trace de gaieté sur son visage ; vexée, elle demeurait sérieuse.

– Que connaissez-vous de mon passé ? Sachez que celui-ci me hante encore aujourd'hui.

– Je... Hem... Veuillez excuser mon ignorance, chère amie.

Après un court instant de silence, elle retrouva un air décontracté et déclara :

– J'accepte vos excuses.

Elle reprit son cahier et le posa contre son cœur. Ses yeux, quant à eux, ne pouvaient se détacher du regard d'Edwin.

– Alors... Permettez-moi de rendre votre quotidien plus doux, jolie Florie... Permettez-moi de...

L'homme, hésitant, s'approcha lentement de sa belle-sœur et déposa un baiser sur ses lèvres entrouvertes. Florence, n'osant à peine bouger, se laissa embrasser avec plus d'ardeur.

Leur étreinte ne se serait arrêtée à temps si James, revenant du travail, n'avait pas fait bruyamment claquer la porte d'entrée.

– Bunny ? cria-t-il en donnant son chapeau et sa veste à la domestique venue l'accueillir.

– Je... Je suis dans le jardin, Jim, répondit Mme Maybrick en réajustant sa coiffure. Votre frère est présent lui aussi.

– Ah ! Je me demandais qui de nous deux arriverait en premier ! s'exclama joyeusement James. Ma femme vous montrait ses magnifiques roses, n'est-ce pas ? Elle voue un véritable culte à ces fleurs et passe sa vie ici !

– Je la comprends, la température y est idéale et la lumière si douce.

– En effet, poursuivit James, n'ayant pas remarqué la gêne qui régnait entre sa femme et son frère. Quel menu nous avez-vous concocté ?

– Des tripes à la mode de Caen accompagnées de pommes au four, déclara-t-elle, ayant retrouvée un peu de son calme.

– Quel honneur, Edwin ! Tu goûteras ce jour ce mets délicieux : les tripes sont sa spécialité.

La sonnette de la porte d'entrée retentit et James s'exclama :

– Ce doit être Monsieur et Madame Witt.

Une heure après, ils étaient tous installés autour de la table en chêne. Elle avait été dressée avec soin ; sur une nappe d'un blanc immaculé étaient disposés des couverts d'argent, de la vaisselle en porcelaine décorée de motifs

floraux et un assortiment de verres en cristal. Un bouquet d'iris enjolivait ce merveilleux décor de sa touche printanière et délicatement parfumée.

– Vous nous accueillez toujours avec goût, déclara Mme Witt. Je me rappelle m'être régalée lors de notre dernière visite. Préparer les repas doit vous prendre du temps, vous ne vous ennuyez donc jamais ?

– Jamais ! L'équitation fait aussi partie de mon planning quotidien. A ce propos, je suis fière de vous annoncer que James m'a offert un sublime pur-sang noir !

– Oh, comme c'est charmant, approuva Mme Witt. Par contre... Est-ce bien raisonnable de pratiquer l'équitation dans votre état ?

Tous les yeux se tournèrent vers le ventre arrondi de Florence.

– Je ne pourrais concevoir une journée sans monter sur mon fier destrier !

– Bien sûr mais, pour le bébé, ce sport est un peu rude, non ?

– Ce diabolin a l'air bien accroché ! ironisa Florence, en haussant les épaules.

Voyant que ce harcèlement de bons conseils semblait déplaire à la maîtresse de maison, Edwin préféra orienter la discussion vers un autre sujet :

– Comment avez-vous baptisé cet animal ?

– Kâli.

– C'est un diminutif pour « Caline » ? se moqua gentiment M. Witt.

– Non, répondit Florence d'un air méprisant. Kâli est le nom d'une déesse indienne dont la peau est noire comme l'ébène. Regarder son visage, c'est regarder les ténèbres les plus profondes... Le vertige en est instantané selon la légende ! Cette déesse aux dents acérées provoque la paralysie des hommes qui osent l'observer.

– Au vu de la description, Kâli devrait plutôt être un démon, non une déesse.

Florence sourit de la justesse d'esprit d'Edwin.

– Pour sûr, cela change de « Pepper » ! s'exclama James.

– Veuillez excuser mon indiscretion, osa Mme Witt, une question me brûle les lèvres depuis votre mariage l'été dernier... Comment vous, une jeune américaine, avez-vous rencontré Monsieur Maybrick ?

– J'ai fait la connaissance de celui qui allait devenir mon époux sur le *SS Baltic*, le paquebot qui nous emmenait, ma mère, mon frère et moi, de New York à Liverpool. Le fait qu'un Sir élégant tel que Jim me fasse la cour me combla de bonheur et je n'hésitai pas une seconde lorsqu'il m'offrit de devenir sa femme.

– Pardon..., balbutia Edwin pour le moins surpris. Ai-je bien entendu ? Avez-vous dit un « Sir » ?

– Exactement, je parle du titre de noblesse que possède James.

– Quel plaisantin, mon cher frère ! s'esclaffa Edwin. « *Sir James Maybrick* » ?! J'ignore ce qu'il vous a raconté d'autre ce jour-là, mais il ne possède point ce titre !

Ulcérée par ce qu'elle venait d'apprendre, Florence lança un regard outré à James qui toussota afin de cacher son malaise.

– L'amour nous ferait dire n'importe quoi, à nous, les hommes ! déclara M. Witt espérant ôter le caractère tendu de cette conversation.

La domestique déposa sur chaque assiette une cuillerée de tripes en sauce et quelques pommes de terre dorées au four.

– C'est exquis ! déclara Mme Witt après avoir goûté la première bouchée.

Florence jeta un rapide coup d'œil vers Edwin afin de vérifier si, lui aussi, aimait sa recette. Le jeune homme

posa sur elle son regard bleu et approuva de sa voix suave l'excellence du repas.

– Ainsi donc, enchaîna Florence, votre bureau se situe à Londres, Monsieur Witt ?

– Oui, je possède une filiale dans Cullum Street.

– Cullum Street..., répéta-t-elle d'un air songeur. C'est très proche de Whitechapel, le quartier malfamé de Londres, non ? Cela ne porte-t-il pas préjudice à vos affaires ?

– Nous n'avons guère à nous plaindre pour le moment mais il est vrai que, passé vingt-trois heures, il vaut mieux éviter d'y flâner.

– Est-ce dangereux ? s'inquiéta Florence.

– Pas réellement, cependant les femmes de petite vertu auront vite fait de vous apostropher.

– Diantre ! La prostitution est la plaie de notre société ! Ces courtisanes sont débauchées et immorales par pur plaisir.

– Vous faites erreur, Madame Maybrick, objecta Mme Witt. Ces pauvresses préfèrent vendre leur corps plutôt que travailler seize heures par jours, pour un salaire qui leur permette à peine d'habiter un taudis de dix mètres carrés. En une nuit de prostitution, elles gagnent l'équivalent d'une semaine de travail. D'ailleurs, il n'y a qu'à les voir : à quarante ans, elles sont usées comme à soixante ! L'alcool, la malnutrition et leur hygiène de vie les font vieillir prématurément. Ici-bas, une femme sans époux ne peut survivre financièrement. C'est la mort qui les attend si elles sont célibataires ou, pire, si elles sont divorcées avec enfants.

Un silence pesant suivit ce long discours, l'appétit des convives en était coupé.

– Vous semblez bien informée, lança Florence, piquée au vif.

– Ma femme de chambre a fréquenté ce milieu et m'en a beaucoup parlé le jour où, moi aussi, je traitais ces femmes d'honteuses pécheresses.

– Enfin, tout cela ne nous concerne en rien. Qu'elles mènent leur vie comme bon leur semble, je n'en ai cure.

– Nous devrions pourtant nous y intéresser car personne n'est à l'abri d'être ruinée... Ni de se retrouver, un jour, dans la même situation qu'elles.

– Balivernes ! se gaussa Florence. Pour ma part, il n'y a aucun risque.

– Je vous le souhaite, en tout cas.

Madame Witt fit rapidement prendre un autre tournant à la conversation et la soirée se termina de la plus délicieuse des façons : les hommes s'approprièrent le salon pour fumer leurs cigares en jouant une partie de Whist tandis que leurs épouses s'exilèrent au milieu d'un jardin constellé de lampions en papier de chine. Leur douce lumière éclairait le parterre fleuri et les châles dans lesquels Mme Witt et Mme Maybrick s'étaient emmitouflées.

– Possédez-vous une recette infailible pour donner à votre visage ce teint si délicat, Mme Maybrick ?

– Il s'agit d'un mélange d'huile de benjoin et d'eau de fleur de sureau. Cet onguent devient véritablement miraculeux lorsqu'on y ajoute de la poudre d'arsenic.

– De l'arsenic ?! répéta Mme Witt pour le moins surprise. Comment parvenez-vous à vous en procurer ? Ce produit est interdit à la vente.

– En effet cependant il peut être délivré grâce à une ordonnance médicale ; mon docteur américain m'en a donc prescrit. Sinon, vous pouvez aussi l'extraire des rouleaux de papier tue-mouches, c'est fastidieux car ils en contiennent à peine mais ce sera suffisant.

Une heure plus tard, James et son épouse avaient rejoint leur chambre.

Florence, la tête entre les doigts, se recroquevillait en serrant les dents de douleur.

– Bunny ! s'exclama-t-il en soutenant sa femme car elle menaçait de tomber. Que vous arrive-t-il ?

– Ma migraine recommence... Diable ! La douleur m'est insupportable !!

– Alice ! hurla James. Faites venir le docteur Hopper en urgence !

La domestique s'apprêtait à exécuter les ordres de son maître quand Florence l'arrêta d'un geste de la main :

– C'est inutile... Je souffre de ce mal depuis des années. Aucun médecin n'a jamais trouvé d'antidotes efficaces. Je dois m'allonger...

Aidé par la bonne, James la coucha sous les couvertures épaisses.

– Détachez-moi les cheveux ! cria Florence. Ce chignon trop serré est la cause de cette intolérable douleur ! Les racines sont en feu, mon crâne est comme écorché vif !

Alice s'affaira autour de la longue chevelure vénitienne, elle se hâtait d'ôter chaque épingle et de dénouer le chignon étriqué.

– James... La souffrance est telle que seul Dieu pourrait l'apaiser... Et je prie pour qu'Il daigne arrêter ce supplice... Oh, James, qu'ai-je fait pour mériter cela ? ! Pourquoi dois-je endurer pareille torture ?

– Vous n'êtes en rien responsable, Bunny. Allons, essayez de vous calmer, vous tremblez de tous vos membres...

– Mon corps ne m'obéit plus... Que cela cesse !!

– Je vais appeler le docteur ; il doit vous ausculter, il vous prescrira un tranquillisant.

– Non ! Pas de docteur ! Ce ne sont que des crétins bavards !

Déconcerté, James se laissa choir sur le lit et posa sa main sur la petite fiole qui se trouvait dans la poche de son veston. Il l'ouvrit et en avala deux gouttes avec avidité, puis, alors qu'il la refermait d'un geste machinal, il se figea et l'ouvrit à nouveau :

– Buvez cela, Bunny. Voilà un remède efficace !

L'homme déposa délicatement une unique goutte d'arsenic entre les lèvres de son épouse, puis lui proposa un verre d'eau, qu'elle avala d'un trait.

– Maintenant vous allez pouvoir dormir en paix.

Il se leva, ferma les rideaux et éteignit la lumière.

Le calme, enfin, envahit la pièce et Florence sombra dans un profond sommeil.



## **Maternité refoulée**

Du 5 novembre 1881 au 25 juin 1882.

Michael entra dans le salon et serra chaleureusement la main de son frère.

– Cette chère Florence est absente ? s'étonna-t-il, un brin ironique.

– Non, elle se repose dans notre chambre. La pauvre est un peu fatiguée ces derniers temps... Hier encore, elle était en proie à un terrible mal de tête.

– Oh ! Je vois, raila Michael. Mme Maybrick est le genre de femme à souffrir de migraines. Et cela tombe toujours à point nommé, n'est-ce pas, grand frère ? Ne t'avais-je pas déconseillé de l'épouser ?

– La paix, je te prie ! s'impatienta James. Voilà exactement de quoi je voulais te parler...

– Ta mine est bien sérieuse tout à coup, James, sourit-il en se servant un verre de gin.

– Je suis furieux. Que reproches-tu à Florie, au juste ?

– Ah ah ! Nous voici dans le vif du sujet ! La malheureuse s'est-elle plainte ? Trouve-t-elle que je ne lui fais pas assez les yeux doux ?

– Michael ! Je t'interdis de...

– Excuse-moi.

– Pour qui la prends-tu ?! Avez-vous seulement discuté ensemble plus de dix minutes afin de mieux vous connaître ?

– Aucun intérêt. Florence est transparente comme de l'eau de roche : c'est une petite idiote qui n'a de cesse de vouloir plaire aux hommes.

– La voilà donc enfermée à jamais dans ce carcan ! Je suis déçu, Michael, que tu te sois arrêté ainsi à ta première impression.

– J’ai bien observé sa mère aussi, elle te mène par le bout du nez, James. Cette baronne ment, jamais tu n’hériteras des propriétés américaines dont elle se vante ! Caroline n’a d’autres buts que de donner à sa fille un mari fortuné. Je te trouve bien crédule d’avaloir ces couleuvres...

– Laisse donc la baronne. Seule Florie me tient à cœur.

– Les filles finissent toujours par ressembler à leur mère, crois-moi. Combien de fois s’est-elle mariée ? Quatre fois, non ?

– Trois.

– Et la voici à nouveau séparée de son dernier époux et en quête d’un nouveau. Comment veux-tu que Florence soit fidèle et heureuse en ménage avec pareil exemple ?

– Bunny n’a que peu vécu avec Mme von Roques. Jusqu’à ses douze ans, elle fut livrée à elle-même entre institutions et pensionnats tandis que sa mère voyageait en Europe. Oh, et puis pourquoi, diable, dois-je me justifier ? Enfin quoi ! Regarde-moi, Michael, ne suis-je pas la preuve vivante que l’on peut faire une croix sur son passé ? Me voilà : amoureux fou, fidèle à en mourir et marié ! Marié !! Michael, rends-toi compte !

– Tu es épatant, je l’avoue. Faire une croix sur son passé, c’est possible. Encore faut-il le vouloir.

– Florie aspire à connaître le bonheur absolu.

– Quelle utopiste ! Cette naïve demoiselle tombera vite de haut. À ce moment-là, mon cher, tu t’en mordras les doigts.

James leva les yeux au plafond, l’air excédé.

– Et son père, William Chandler ! reprit Michael avec véhémence. T’es-tu demandé comment il était mort ?

- De quoi parles-tu ? M. Chandler est décédé quelques mois avant la naissance de sa fille.
- Quelle fut la cause de ce décès ? Quelle étrange maladie emporta dans la tombe cet homme âgé de trente ans ?
- Je l’ignore. Du reste, cela n’a rien à voir avec notre discussion.
- Tu ferais pourtant bien d’y prêter attention. J’ai récemment rencontré, une personne ayant habité à Mobile. Elle connaissait bien Caroline von Roques et les rumeurs qui circulaient à son propos. Dans sa prime jeunesse, cette femme était une séductrice de haut vol. À peine avait-elle mis le grappin sur le célibataire le plus en vue de la ville qu’elle faisait déjà les yeux doux à d’autres gentilshommes ! Il s’agit d’une véritable aguicheuse. Pire, c’est une...
- Vas-tu prêter foi à des racontars ?
- C’est une veuve noire !
- Foutaise !
- La famille de William suspecte la baronne d’avoir empoisonné son mari. Voilà pourquoi cette dernière confia ses enfants à un pensionnat et trouva le moment opportun pour visiter le continent européen. Mais voici qu’un an à peine après le décès de son premier époux, elle se remarie avec un capitaine. Et devine quoi ?
- Quoi encore ?! répondit James, passablement agacé.
- Le capitaine meurt à son tour !
- Quelle déveine pour cette pauvre femme...
- Je te croyais moins sot, grand frère.
- Peut-être est-ce toi, le sot, dans cette histoire. Si Caroline est coupable d’un, pire de deux meurtres, que fait-elle encore en liberté ?
- Manque de preuves, pardi ! Cette mante religieuse est loin d’être aussi bête que sa fille.

– Manque de preuves ? Certainement. Il n'en existe aucune puisqu'elle est innocente.

Ce fut au tour de Michael de hausser les épaules, en signe de renoncement.

– Aimerais-tu que l'on te condamne pour les erreurs commises par tes parents ? Certes non, n'est-ce pas ? Laisse donc à Florence sa chance. Et fais un effort s'il te plaît, c'est une personne adorable qui mérite d'être appréciée à sa juste valeur.

Michael s'abstint de répondre et, son verre de gin à la main, marcha en direction de la fenêtre.

– M'as-tu entendu, Michael ? Vas-tu faire un effort ?

– J'essaierai.

– Parfait. Maintenant je vais t'annoncer une excellente nouvelle. Regarde, j'ai fait sortir le champagne !

– Une nouvelle qui mérite ce millésime ?!

– Bunny est enceinte !

– Ah, marmonna-t-il, éteint.

– Je vais être papa, Michael ! Bientôt un petit James ou une petite Florie balbutiera entre mes bras, c'est merveilleux !

– Sans doute. Pour quand est prévu l'heureux événement ?

– Elle est enceinte d'environ quatre mois.

– Eh bien... Quelle rapidité, vous vous êtes mariés il y a à peine... Quatre mois !

James sourit béatement et fit sauter le bouchon de champagne qui passa à quelques centimètres du lustre en cristal.

– Santé !!

– Santé.

Florence marchait de long en large dans sa chambre.

Le tapis d'un rouge sombre défilait sous ses yeux sans qu'elle n'y prête la moindre attention ; la jeune femme perçut alors, pour la première fois, le mouvement d'un corps étranger au sien blotti au cœur de ses entrailles... La sensation fut à ce point dérangeante qu'elle fut prise de nausées et faillit restituer les restes de son repas.

– Quelle infâme vermine s'est emparée de mon ventre ? Sors, avorton ! Je ne te veux point !

Ses ongles agrippèrent le tissu velouté de sa ceinture comme s'ils voulaient le déchirer pour en extirper l'intrus. James frappa à la porte et entra aussitôt, Florence sursauta...

– Bonsoir, Bunny. Je viens vous annoncer une nouvelle fort déplaisante. Ce matin, je suis passé voir le docteur Hopper et il m'a fait part de son inquiétude à votre sujet.

– De quoi ce crétin vous a-t-il encore parlé ? Ma santé est excellente.

– Pour le moment. Mais il vous recommande d'arrêter l'équitation. Ainsi, à partir d'aujourd'hui et jusqu'à la naissance de notre enfant, je vous défends de monter à cheval, Florie.

– Hors de question ! Je ne changerai pas mes habitudes pour cette...

– Pour notre enfant, ma chérie, vous mettrez un terme à cela. Et afin de vous y aider, j'ai ordonné aux employés du manège de vous en interdire l'accès.

– Comment avez-vous osé ? Sans même m'en avoir parlé au préalable, vous êtes odieux !

Florence empoigna le col de sa robe de chambre et le serra si fort qu'une irrépressible envie d'étrangler son mari obscurcit son esprit.

Décontenancé, James prit les mains de son épouse afin de desserrer son étreinte ; elle le fusilla du regard mais parvint à apaiser son courroux. Très vite, la colère resurgit :

– J'exige que, dès demain, vous retourniez au manège afin d'annuler cet ordre insensé. Je l'ordonne, James, et il en sera ainsi !

– Je m'y refuse, Bunny. Certes, vous êtes furieuse mais cela n'est rien comparé au risque de perdre notre enfant. Patience, il ne reste que quelques mois. Bientôt la taille de votre ventre vous empêchera même de monter les escaliers.

– Ce maudit ventre ! Croyez-moi, Jim, si j'avais su que l'avenir me réserverait pareil sort, je me serais abstenue. Je ne me laisserai plus prendre au piège !

– Au nom du ciel, de quel piège parlez-vous ?

– D'être enceinte ! Je n'ai nulle envie d'être mère ; j'ai dix-neuf ans et mille autres choses en tête que pouponner. La maternité n'est qu'une corvée supplémentaire imposée aux femmes mariées !

– Lorsque notre magnifique bébé se blottira entre vos bras, vous changerez d'avis. Vous comprendrez bientôt le bonheur d'être parent.

– Cette conversation m'a ôté l'envie de dormir, je préfère aller me promener. Inutile de m'attendre, je risque d'être longue.

– Vous sortez à une heure si tardive ?!

– Comme vous pouvez le constater, ironisa-t-elle en se couvrant d'un large chapeau à voilette.

– Laissez-moi vous escorter.

– Non, j'aspire à être seule.

– Mais... Faites-vous au moins accompagner par Alice... Je serais plus rassuré.

– Il suffit, Jim ! Je ne risque rien dehors. De plus, notre domestique est bien en droit de se reposer, non ?

Florence claqua la porte ; le silence qui entourait James le laissa perplexe. Il se rappela alors les mots du docteur concernant la grossesse : il s’agissait d’une période pénible pour les femmes et cela occasionnait de grands bouleversements dans leurs corps et leurs esprits. James sourit tendrement et reprit deux gouttes de son médicament.

Mme Maybrick dévalait la rue en courant, peu lui importait l’obscurité effrayante qui régnait alentours. Très vite, son ventre proéminent lui fit ralentir le pas, elle se sentait perpétuellement épuisée depuis quelques mois, cette grossesse était un réel supplice. Et maintenant, son mari lui interdisait son dernier plaisir qu’était l’équitation ! Non, elle ne pouvait le supporter. La jeune femme prit la direction du manège, bien décidée à pénétrer en douceur dans l’écurie.

Il fallait qu’elle voie Kâli, il fallait qu’elle la touche ! Et, si elle en avait l’audace, elle monterait sur son dos et se courberait sur sa nuque qui exhalait l’odeur du foin.

Florence ne tarda pas à atteindre l’endroit où de nombreux chevaux attendaient que le jour se lève afin de courir vers d’ânières victoires.

Là, derrière ce mur de brique rouge, sa belle jument se reposait. Elle était si proche et si inaccessible en même temps que cela lui était insoutenable !

Après s’être assurée que personne ne déambulait aux alentours, Florence se glissa le long de la façade afin de se diriger vers la porte de l’écurie. Le bonheur lui semblait à présent presque palpable... Elle essaya d’ouvrir la porte mais, bien sûr, celle-ci était fermée.

Florence pesta de rage en frappant le sol du pied. Rien ne devait lui résister cette nuit, car elle en avait décidé ainsi. Ce soir, elle réussirait tout ce qu'elle entreprendrait !

Or cette satanée porte refusait de céder...

C'est alors qu'elle tourna le regard vers le mur percé de fenêtres. L'une d'entre elles était entrouverte.

Le chambranle se trouvait certes un peu haut, mais l'effort serait largement récompensé.

Mme Maybrick fit rouler un rondin de bois jusqu'en dessous de la vitre afin de se faufiler par l'entrebâillement. Cette gymnastique porta ses fruits, et lorsque ses pieds foulèrent la paille chaude qui tapissait le sol du bâtiment, Florence éprouva une jouissance toute machiavélique.

Un râle au fond de l'écurie la fit sursauter, la jument n'était autre que Kâli. L'animal secoua la tête en dévisageant sa maîtresse de son œil brillant.

Dès lors, Florence ne put quitter du regard cette beauté à la robe noire. Comme hypnotisée, elle la rejoignit avec une extrême lenteur. Ses doigts frôlèrent ses naseaux et lorsque la jument courba la tête pour recevoir des caresses, Florence prit la décision de la monter, de la monter immédiatement et, de la monter nue !

Peau contre peau, sueur contre sueur, elle voulait sentir vibrer l'animal au galop, elle voulait se fondre en lui, s'approprier sa puissance.

Elle ouvrit le box et tira Kâli hors de l'écurie. Elle put déverrouiller la porte sans problèmes maintenant qu'elle était à l'intérieur. Florence attira la bête jusqu'à la piste en terre battue qui était déserte.

Là, bravant le froid, elle ôta son chapeau, sa cape, sa robe de moire, ses jupons de flanelle, son corset, ses bas et ses bottines à boutons ; elle se retrouva bientôt complètement dénudée. Florence dénoua son chignon de sorte que ses cheveux lui caressent les épaules et le bas du dos.



La nuit l'enveloppait, des étoiles minuscules semblaient percer les ténèbres, seules la lune et sa troublante clarté étaient absentes. Mme Maybrick grimpa avec difficulté sur le dos de l'animal : son ventre rond la rendait terriblement maladroite.

Elle chevaucha l'animal comme un homme, une jambe sur chaque flanc et non en amazone. La pudibonderie de cette position réservée aux dames lui inspirait depuis toujours de l'aversion ! Elle ne craignait nullement d'écartier ses jambes, d'enserrer la bête, de la maintenir prisonnière entre ses mollets fins.

Une fois installée, elle agrippa ses mains à la crinière et fit galoper la jument ! Kâli n'étant pas sellée, Florence devait utiliser toute la force de ses cuisses pour se maintenir droite sans risquer la chute. Semblable à mille pointes de couteaux, le vent glacé lui transperçait la peau.

Elle se cramponnait au cou de son unique amie et la vitesse lui paraissait exponentielle.

Galopant à cette hauteur vertigineuse, la jeune femme jubilait ! Elle se tenait fièrement sur son destrier, le dos à peine voûté afin d'accompagner l'oscillation de la bête.

A chaque fois qu'elle pratiquait l'équitation, le corps de Florence s'animait d'une souplesse féline. Ses gestes fluides semblaient ne faire qu'un avec ceux de Kâli. Mme Maybrick était alors agile mais prompte à s'envoler au moindre sursaut ; chacun de ses mouvements composait une danse à la chorégraphie parfaite.

Elle alliait la grâce d'une danseuse et la précision d'un jockey avec un naturel déconcertant.

Il s'imposait à son esprit les images de cavaliers inaccessibles trônant sur leurs montures. Ces cavaliers regardaient le monde avec mépris, traçant leur chemin malgré les embûches, sautant par-dessus les obstacles, écrasant les individus qui oseraient leur barrer le passage.

Et Florence voyait des êtres ignobles prenant plaisir à obstruer sa route et elle voyait aussi les sabots de Kâli s'abattre sur le corps mou de sa mère et sur celui informe du Baron von Roques ou encore sur celui sans défense de James Maybrick.

– Oui ! hurla-t-elle au vent. Je vous écraserai tous !! Vous êtes poussière et vous redeviendrez poussière et la tempête que ma course effrénée fait naître vous éparpillera...

À l'intérieur de son ventre, elle sentit le petit être bouger ; sans doute se sentait-il menacé.

– Ha ha ! Tu as raison de trembler, parasite ! Je ne m'arrêterai que lorsque tu seras hors de moi !! Si tu vis, jamais je ne te laisserai en paix, jamais tu ne connaîtras la sérénité. Sors, diable désincarné ! Sors de mes entrailles et va, souille la terre de ton immonde présence.

Elle frissonna de plaisir, pouvant enfin cracher la haine qu'elle ressentait.

L'enfant lui rendit quelques menus coups de pieds qui la firent rire aux éclats.

– Rien ! Tu entends, sale peste, je n'ai RIEN senti ! Ha ha ha ! Si j'osais, je prendrais la canne de mon mari et je l'enfoncerais en moi pour te transpercer de l'intérieur ! Si j'osais... Si seulement j'osais...

Mme Maybrick eut l'impression de passer une éternité sur sa jument galopante, le froid ne la touchait plus, l'amertume ne l'habitait plus, elle retrouvait enfin sa vigueur et sa beauté magnifique.

Lorsqu'elle fut remplie d'une énergie nouvelle, elle fit ralentir la bête, descendit près du tas que formaient ses vêtements épars et, après s'être rhabillée, elle accompagna Kâli dans son box, referma la porte de l'intérieur et ressortit par la fenêtre.

Ainsi, elle décida ce jour-là, de recommencer aussi souvent qu'elle le voudrait et que rien ni personne ne pourrait plus empêcher la réalisation de ses désirs.

Florence, alors âgée de douze ans, était agenouillée dans les hautes herbes. Elle jouait avec une grosse araignée et s'amusait à lui arracher les pattes, ne ressentant que de la curiosité face à cet insecte gesticulant en silence. Soudain, deux bottes en cuir noir surgirent devant l'enfant. Elle sursauta et leva les yeux : son beau-père, le Baron von Roques, la surplombait de sa stature massive. Il brandit un couteau pour l'enfoncer avec force dans le cœur de Florence...

La blonde enfant hurla de terreur avant de s'apercevoir que le coup ne lui était pas destiné ; le poignard venait de s'abattre sur le volatile que l'homme tenait à bout de bras. Le poulet, à présent décapité, se mit à courir au milieu de la prairie. Pétrifiée par une peur qui lui nouait l'estomac, Florence le fixait sans réagir. Le baron éclata d'un rire grave et s'exclama :

– Regarde-le courir comme un imbécile sans tête !!

L'enfant ferma les yeux pour tomber en arrière, inconsciente.

Elle se réveilla sous les draps glacés de son lit, au milieu d'une chambre aux murs blancs. Des poupées de porcelaine la dévisageaient d'un air impassible. Elle percevait, lointaine, la voix de sa mère dans la pièce voisine, celle-ci discutait en compagnie d'autres hommes. Une ombre fit irruption dans l'embrasement de la porte. Le Baron se tenait debout, lui condamnant la sortie. Il faisait nuit, la pièce était baignée dans une obscurité malsaine, il s'approcha tel un ogre prêt à se jeter sur sa proie.

Une lourde étoffe tomba par terre, c'était sa robe de chambre ; le Baron, à présent nu, arborait une pointe dressée vers la fillette.

Le monstre s'allongea sur elle ; il empestait l'alcool.

Florence eut envie de vomir. Un cri strident s'échappait de sa gorge quand son beau-père plaqua ses doigts contre sa bouche.

Florence ouvrit les yeux, son sommeil venait de s'interrompre, la laissant perdue au milieu de nulle part, avant de se souvenir qu'elle était dans sa chambre et qu'il faisait nuit noire.

En nage, les draps et la couverture de son lit l'étouffaient ; d'un geste, elle les jeta au sol.

La pièce était plongée dans l'obscurité et son mari était absent du lit conjugal.

– James ? murmura-t-elle, inquiète.

Un léger coup de pied se fit sentir au creux de son ventre ; le bébé était, lui aussi, réveillé.

– Oh, toi ! Laisse-moi tranquille, pesta-t-elle en frappant la peau tendue à l'extrême autour de son nombril.

Mme Maybrick parvint à s'extraire du lit avec difficulté.

– James ! répéta-t-elle en haussant la voix.

En guise de réponse, un bruit sourd se fit entendre dans le couloir. Tremblante, la jeune femme se dirigea vers la porte et l'ouvrit avec précaution : la silhouette de son mari passa sans la voir, à quelques centimètres d'elle. L'homme aux yeux clos tendait les bras devant lui.

– JAMES ?! cria-t-elle, prise de panique.

L'homme vibra puis s'immobilisa. Il ouvrit les paupières et regarda autour de lui, l'air hagard, essayant de comprendre ce qui lui arrivait.

– Je... Je suis derrière vous, Jim...

Il se retourna et reconnut le visage doux et rassurant de son épouse.

– Bunny, soupira-t-il, retrouvant enfin ses esprits.

– Vous dormiez ? Vous... Vous marchiez en dormant ?!

– Oui, il m’arrive d’être sujet au somnambulisme. Et cela, depuis mon enfance.

– Somnambule... Comment pourrais-je encore dormir à vos côtés sachant que, la nuit, vous faites des choses dont vous n’avez même pas conscience ?

– Il n’y a aucune raison de s’inquiéter, Florie. Je me promène, puis je retrouve mon lit pour m’y coucher. Je n’ai jamais rien fait d’autre.

– Tout de même... J’ai peur pour le bébé. J’espère que cela ne se reproduira plus, sinon je me verrais obligée de faire chambre à part.

– Chambre à part ?! Pour cette unique raison ? C’est ridicule, voyons. Retournons dormir, je me lève tôt demain, mon train pour Londres part à neuf heures.

Dans sa chambre, Florence se désespérait devant son miroir. Aucun sourire ne venait éclairer son visage. Son ventre, à présent énorme, déformait sa gracieuse silhouette d’antan.

La superposition de ses nombreuses robes et jupons n’arrivaient plus à cacher l’encombrante sphère. Ses seins gonflés lui faisaient endurer le martyre.

– Bunny ? Puis-je entrer ? demanda soudain James à travers la porte.

– Oui, marmonna-t-elle après un moment d’hésitation.

– Oh... Ma belle... Je suis tellement impatient de voir notre petite merveille !

– En effet, l’attente devient insupportable, répondit-elle l’air maussade.

L'homme s'approcha de son épouse et posa sa paume sur son ventre rond.

– Je me trouve affreuse.

– Vous êtes enceinte, Bunny. Votre corps s'arrondit afin de former le nid idéal pour notre enfant. Je vous ai fait couler un bain, cela vous relaxera.

– Merci. Laissez-moi seule à présent.

Dépité, il déposa un baiser sur son front et se retira sans mot dire.

La baignoire remplie d'eau lactée attira irrésistiblement Florence, elle ne rêvait que d'une chose : sombrer dans un univers paisible. Le bain lui offrit ce rare moment de détente.

La jeune femme ne voyait plus ses courbes traîtresses, elle ne sentait plus de tension dans sa poitrine. L'atmosphère enfumée lui fit fermer les yeux et le visage du bel Edwin envahit son esprit. Elle repensa à l'angle de sa mâchoire si bien dessinée, à sa peau hâlée légèrement piquante lorsque ses lèvres s'y posaient, à la forme douce et protectrice de son torse...

Une douleur semblable à un coup de poignard lui traversa alors le bas-ventre, mettant un terme définitif à sa rêverie. Florence ouvrit les yeux et découvrit avec terreur que l'eau du bain s'était teintée de rouge !

Un cri rauque s'échappa de sa gorge. Elle essaya de se lever afin de sortir du liquide rougeâtre mais une seconde décharge lui asséna un coup dont la douleur était supérieure à la première. Sa tête s'embrumait, Florence sentait ses forces la quitter. Une main ferme lui agrippa le bras ; c'était James qui la soulevait hors de l'eau.

– Un coup de couteau, Jim... Cet avorton me poignarde de l'intérieur, parvint-elle à articuler.

– J’ai envoyé Alice chercher le docteur, annonça James, essayant de garder son sang-froid. Rassurez-vous, tout va bien se passer...

Le hurlement aigu du nourrisson résonna dans la maison des Maybrick tel un souffle de vie après le passage d’un ouragan dévastateur.

James, le front ruisselant, embrassa les frêles doigts du bébé juste avant que le docteur Hopper ne l’emporte afin de l’examiner. Le garçonnet était si chétif que son espérance de vie ne semblait, hélas, pas bien longue.

L’infirmière expliqua avec douceur aux parents que l’enfant était né trop tôt et que, vu son état critique, sa vie ne tenait qu’à un fil. Seul James écoutait ; Florence, exténuée après l’accouchement ayant duré plus de quinze heures, sombra dans un sommeil qui dura deux jours.

A son réveil, James entra dans sa chambre et lui présenta le bébé tel un trophée.

Florence broncha et ne déclara rien d’autre que :

– Je suis affamée.

– Apporte-lui un bol de bouillon de viande, ordonna James à la femme de chambre.

La bonne sortit sans attendre et revint les bras chargés d’un plateau de victuailles.

– Mangez. Il faut vous remettre d’aplomb... Vous avez perdu beaucoup de sang lors de l’accouchement, vous voilà aussi faible que notre enfant chéri. Mais soyez tranquille, le docteur prend soin du petit James.

– Oh, Jim ! sanglota-t-elle soudain en se prenant la tête entre les mains. J’ai tellement souffert à cause de lui, mon esprit est hanté d’affreux cauchemars... Je revois sans cesse cette baignoire emplies de sang !

– Là... Ce n'est rien. Votre corps a subi de grands chamboulements, dès lors votre esprit les évacue comme il le peut.

– Qu'en savez-vous ? cria-t-elle. Mes rêves sont épouvantables ! Je me vois en train de me mutiler ! Inondée de flots rouges, j'arrache mon utérus pour le jeter aux chiens !! Et ces fauves se régalaient en le dévorant...

– Hem... Il ne s'agit que d'un songe, Florie. Maintenant, il vous faut reprendre des forces en mangeant ce repas.

– J'ai parfois l'impression de devenir folle ! Mon âme est envahie d'odieuses pensées !

– Votre raison ne vous quittera pas et vous serez bientôt une mère exceptionnelle.

– Vous m'angoissez !! s'emporta-t-elle. Je ferai la connaissance du bébé lorsque je serai rétablie. En attendant, engagez donc une nurse.

– Entendu. Comptez-vous l'allaiter ? demanda alors James, presque implorant.

– Non, ma santé est trop fragile. La nourrice se chargera de cette corvée.

Florence but une gorgée de son potage puis repoussa le plateau et remonta les couvertures jusqu'à son nez. À court d'arguments, il n'osa insister d'avantage.

– J'écrirai une annonce d'offre d'emploi, elle paraîtra dès demain dans le journal. Par contre, je serai contraint de voir les candidates moi-même car, dans votre état, il serait déraisonnable de...

– Hors de question ! déclara-t-elle en se redressant. Je choisirai la nurse ! Je ne tiens pas à être la risée des voisins s'ils apprenaient que le maître de maison s'est chargé de cette affaire.

– Si vous vous en sentez capable, ma foi ! C'est, en effet, préférable.



Un mois s'était écoulé depuis la naissance de James, cependant l'état de Florence demeurait préoccupant. La jeune femme ne quittait plus son lit, refusant la présence de son fils.

Face au désespérant spectacle de son épouse tourmentée, Monsieur Maybrick fit irruption dans la pièce aux rideaux clos et réveilla Florence en lui caressant le front.

– Florie, dites-moi... Comment puis-je accélérer votre guérison ? Depuis l'arrivée du bébé, vous errez dans cette pièce obscure, vous vous nourrissez à peine. Sans parler des liens que vous refusez de tisser avec notre fils ! Comment remonter cette pente funeste que vous êtes en train de prendre ? Osez... Osez donc me demander ce qu'il vous plaira !

Florence se mit à sangloter, ses mains pâles posées sur ses yeux ne parvenaient pas à cacher ses pleurs.

– Bunny..., murmura-t-il, bouleversé par ce triste spectacle. Exigez ce que vous voulez, je vous l'offrirai sans rechigner. Une robe à tournure ? Un manteau d'hermine ?

Florence hoqueta et sécha ses larmes.

– Je souhaite une voiture à cheval. Ce cabriolet sera parfait pour flâner, ensemble, dans le quartier...

– Vous l'aurez, Bunny. Je vous le promets.

– Je désire aussi une somptueuse demeure, je ne supporte plus celle-ci.

M. Maybrick fronça les sourcils, la situation lui échappait complètement. Rien ne parvenait à satisfaire son épouse, chaque demande acceptée en faisait jaillir une nouvelle.

– Accordé, s'entendit-il murmurer, vous obtiendrez aussi cela. Êtes-vous contente à présent ?

– Je suis un peu moins malheureuse.

James esquissa un sourire puis prit la main de Florence afin d'y poser un chaste baiser.

Afin de combler les volontés de son épouse, James loua une maison baptisée *Beechville*. Celle-ci était située dans South Road, le faubourg huppé de Grassendale à Liverpool.

Ils avaient gardé à leur service Nurse Parker et Alice Jones. Toutefois, comme la taille considérable de leur nouveau jardin et de leur serre l'exigeait, M. Maybrick engagea un jardinier.

Ils ajoutèrent une seconde domestique à leur personnel de maison car les dimensions de *Beechville* ne leur laissaient d'autre choix. Mary Cadwallader fut désignée par Mme Maybrick en raison de la douceur et de la gentillesse qui émanait d'elle.

Comme promis, le cabriolet neuf fut entreposé dans la cour.

Alors qu'ils étaient en train de déballer les caisses et autres malles, la domestique vint demander à son maître où devait être rangé le contenu d'une valise de cuir. James interrompit son travail pour constater qu'il n'avait pas connaissance de ce bagage, et pour cause : ce dernier débordait de manuscrits jaunis sur lesquels l'écriture de Florence avait noirci de nombreuses pages. Il y avait une demi-douzaine de revues intitulées « *The Lancet* », un hebdomadaire spécialisé en médecine.

Etonné de trouver pareils ouvrages dans les affaires de son épouse, il se demanda quel pouvait bien en être l'usage...

James découvrit aussi un livre imprimé portant le titre de « *Mrs Beeton's Book of Household Management* ». Il le feuilleta pour constater qu'il s'agissait d'un livre de recettes proposant également des informations sur le droit et la médecine, et arborant - chose incongrue - de magnifiques planches d'anatomie humaine.

– Voici donc le livre de chevet de cette chère Bunny ! s'exclama-t-il avec attendrissement. Un manuel de cuisine !!

James entreprit ensuite d'ouvrir un cahier où son épouse s'était secrètement livrée.

– Je... Je crois qu'il s'agit là de journaux intimes... J'ignorais qu'elle tenait cela à jour avec une telle constance ! Grand Dieu, je vois ici une date : 1877... Florence était alors âgée de quinze ans. Elle écrit donc depuis si longtemps !

La bonne toussota pour rappeler à son maître qu'elle était toujours présente et attendait ses directives.

– Mais enfin, reprit James, feignant l'indifférence, cela ne me regarde pas. Allez donc lui poser la question. Je ne désire point savoir où elle cachera ce trésor.

Après l'emménagement, James augmenta la fréquence de ses doses d'arsenic ; il n'avait aucun problème à s'approvisionner en poudre blanche puisque l'un de ses cousins travaillait dans une pharmacie.

Mme Maybrick, quant à elle, semblait lasse ; une fatigue perpétuelle l'accablait. Ses évanouissements étaient à présent devenus quotidiens. Était-ce à cause des robes aux corsets si serrés qu'ils rendaient sa respiration fastidieuse ? Pour remédier à ses nombreuses pertes de connaissance, James lui offrit de magnifiques vinaigrettes : ces colliers ornés d'un flacon en verre miniature contenait du vinaigre aromatisé à la violette, destiné à ranimer son épouse si elle tournait de l'œil.

Florence les portait ostensiblement à son cou afin de montrer à quel point elle était fragile, vulnérable, et en attente d'une constante protection, de préférence masculine...

Un soir, Edwin vint leur rendre visite. Florence n'avait pas préparé l'excellent repas qu'ils dégustèrent ce soir-là, car cela ne lui apportait plus de plaisir. Seul galoper sur le dos de Kâli parvenait à lui remonter le moral l'espace de quelques heures.

La venue de son beau-frère réussit néanmoins à lui insuffler une énergie nouvelle ; Edwin lui vanta les relations prestigieuses dont il remplissait son carnet d'adresses et promit à la jeune femme de l'inviter à rencontrer ce beau monde.

M. Maybrick acquiesça sans broncher, l'important était que sa jeune épouse retrouve goût à la vie, et cette avidité à vouloir monter les échelons sociaux semblait lui ouvrir de nouvelles perspectives de bonheur.

## To Hell

Du 26 juin 1882 au 20 décembre 1884.

Les mois passèrent et James se mit à regretter amèrement les activités mondaines de Florence, car plus encore qu'avant, il voyait le regard des hommes se poser sur la nuque de son épouse. Cette dernière prenait soin avec outrance de sa toilette, de sorte qu'elle ne passait jamais inaperçue. Les dames enviaient son audace et sa beauté tandis que leurs maris la dévisageaient sans retenue. Florence se complaisait dans cette séduction massive, elle jouait de sa grâce pour attirer l'attention de personnes susceptibles de l'inviter dans des cérémonies plus prestigieuses encore.

Sa soif de s'élever dans la hiérarchie sociale semblait insatiable et, au lendemain d'un bal, James ne put contenir davantage sa jalousie. Après une nuit ponctuée de cauchemars et d'insomnies, l'homme descendit dans la salle à manger où son épouse prenait un petit déjeuner :

– Je ne supporte plus votre comportement à l'égard des hommes ! tonna-t-il dès que la porte fut close. Vous vous plaignez des commérages ? Cependant vous faites tout pour mériter ce sort !

– Dois-je comprendre que vous prenez leur parti ?

– Ils ont raison, Florence ! Vous vous comportez comme une courtisane !

– Jim, voyons !! suffoqua-t-elle.

– C'en est terminée des mondanités ! À partir d'aujourd'hui, nous passerons nos soirées au coin du feu, exclusivement en famille !

– Edwin sera-t-il convié à nos neurasthéniques veillées ? Ou alors est-il victime, lui aussi, de votre possessivité exacerbée ? Il fait encore partie de la famille, je suppose ? Le cœur de James fut traversé par un spasme douloureux lorsque Florence mentionna le nom d'Edwin. Car ce dernier avait beau être son frère, il n'en restait pas moins un homme. Et M. Maybrick avait toujours cru percevoir de la séduction dans les rapports qu'il entretenait avec sa femme. Blessé par cette odieuse remarque, James empoigna la jeune femme. Ses mains se refermèrent comme un étau sur sa gorge ; ses doigts crispés l'empêchaient de respirer. Florence tenta de crier mais aucun son ne se fit entendre.

Les pieds de la jeune femme se dérobèrent et elle perdit connaissance. Son corps amorphe s'affala sur le parquet, emportant avec lui, dans un fracas, cuillères d'argent, tasses et coupelles en porcelaine.

Affolé, M. Maybrick desserra immédiatement son emprise, priant le Seigneur que son geste irréflecti ne l'ait pas conduit à une issue fatale ! Mais, les paupières blanches de Florence se mirent à vibrer et un souffle léger réchauffa son visage penché au-dessus d'elle.

– Oh, Florie ! pleura-t-il en rougissant de honte face à la gravité de son acte. Pardonnez-moi !! Je... La fureur m'a égaré, la jalousie est la plus terrible des conseillères...

Mais il ne put poursuivre sa phrase car un flot de larmes se mit à couler de ses yeux.

– Je ne vous excuserai jamais, James ! Vous avez failli me... me... Je n'ose prononcer le mot ! Ma mère sera informée de votre brutalité à mon égard ; elle saura qui se cache derrière ce masque de gentilhomme ! Je lui écrirai pour dire tout le mal que vous faites endurer à votre pauvre épouse !!

Retrouvant ses forces, elle réussit à se lever en prenant appui sur la table. Elle défroissa sa robe de satin bleu et porta une main à son cou dans un ultime réflexe de protection, puis quitta la pièce en vacillant.

Fébrile, elle alla se réfugier dans la serre. Bien qu'elle était ravie d'avoir trouvé une demeure possédant un jardin d'hiver aussi magnifique, Florence en avait depuis peu horreur ; une colonie de souris y avait élu domicile.

Ce jour-là, alors qu'elle cherchait un oasis de quiétude désirant se remettre de la violente dispute d'avec James, une souris se faufila du banc au rosier, en longeant ses bottillons. La colère de Mme Maybrick avait atteint ses limites ; elle pouvait hurler de frayeur, cela ne suffirait pas à éliminer ces indésirables rongeurs !

Tout dans cette demeure la poussait à fuir : son mari, ces souris, et les commères du voisinage, prêtes à dégainer leur langue de vipère au moindre faux pas de « *L'étrange étrangère* » – sobriquet dont elles avaient affublé Florence.

Submergée par la haine, la jeune femme enfila chapeau, mitaines et cape pour sortir, avec l'irrépressible envie de se faire consoler par le bel Edwin.

Point d'omnibus, elle désirait marcher, préférant parcourir la distance qui la séparait de son amant à pied ; sa fureur lui donnant de l'énergie à revendre.

Après une heure et demie au pas de course dans les ruelles, elle parvint enfin à Rodney Street. Mme Maybrick s'arrêta, le souffle court, devant la porte de son beau-frère. Elle fit tinter le carillon à maintes reprises. Le visage d'une vieille domestique apparut dans l'embrasement :

– Le bonjour, Madame.

– Je viens rendre visite à M. Maybrick. Est-il disponible ?

– Veuillez m'excuser, Madame, Monsieur vient de quitter la maison.

C'en était trop : James qui manquait de l'étrangler, son repère envahit par d'affreux rongeurs, et maintenant son amant qui lui filait entre les doigts !

La terre entière se liguaient contre elle...

Ses forces se volatilisèrent et, exténuée, Mme Maybrick s'affala sur le trottoir, inconsciente.

La bonne s'empressa de l'éventer à l'aide de sa coiffe et tapota sur ses joues devenues translucides. Elle laissa échapper un soupir de soulagement lorsque Florence retrouva ses esprits.

– Madame a été victime d'un malaise ! Madame désire-t-elle que je passe à la pharmacie lui acheter des sels ?

– Merci, j'ai là ce qu'il me faut, balbutia-t-elle en sortant sa vinaigrette cachée sous sa cape. Veuillez transmettre un message à votre maître ; priez-le de passer chez son frère James dès qu'il en aura l'occasion.

– Je lui ferai la commission, Madame. Et vous êtes, Madame ?

– Sa belle-sœur. L'épouse de M. Maybrick.

La vieille dame l'aida à se remettre debout et lui épongea le front.

– Vous parliez d'une pharmacie ? se rappela alors Florence. Où puis-je la trouver ? J'y passerai sur le chemin du retour.

– La boutique de M. Aspinall se situe au numéro dix de Leece Street. C'est la rue d'à côté ! En tournant à droite, Madame ne pourra pas la rater.

Florence réajusta son chapeau et salua la bonne avant de poursuivre sa route.

Mme Maybrick allait entrer dans la pharmacie quand une idée saugrenue lui traversa l'esprit ; le destin avait peut-être mené ses pas jusqu'ici dans une optique bien précise...



James, Edwin et les souris : trois éléments qui composaient une équation dont la somme pouvait être réduite à un seul mot : arsenic !

Cette poudre blanche constituait la solution à ces trois problèmes.

Ce poison la débarrasserait des rongeurs ainsi que de James, enfin il la laisserait libre d'épouser Edwin, tout en gardant pour elle la considérable fortune de son époux...

– Le hasard m'a menée jusqu'ici. Les signes du destin sont clairs, cette boutique jouera un rôle considérable dans ma quête d'indépendance et mon désir d'éliminer Jim. Si je décide, un jour, de le tuer, l'empoisonnement serait le moyen le plus efficace. Si, ensuite, je suis suspectée de meurtre, le risque d'être reconnue par le pharmacien sera inexistant si – comme me l'a judicieusement induit la providence – je choisis un pharmacien qui m'est inconnu et pour qui je garde l'anonymat !

En dehors de cette fois, elle n'y était jamais entrée et n'y entrerait probablement plus jamais.

Si son plan fonctionnait, elle ressortirait de la boutique, un sachet de mort-aux-rats sous le bras. Or vu l'usage qu'elle devait en faire, un unique petit sac serait rapidement consommé, et le produit toxique se révélerait peut-être insuffisant pour éliminer un homme du gabarit de son époux. Elle allait donc déplorer au commerçant la présence d'un animal d'une taille plus conséquente.

C'est l'air triomphant que Mme Maybrick pénétra dans la boutique aux étagères encombrées de bocaux en verre contenant herbes, feuilles séchées et poudres aux teintes variées.

– Bonjour, Mademoiselle. Que puis-je faire pour vous ? entonna avec gaieté le vendeur.

– Je suis à la recherche d'un produit qui me permettrait d'éliminer les quelques chats errants ayant envahi mon

jardin. Leur urine est nocive et les fleurs en souffrent. Le jardinier s'en plaint sans arrêt !

L'homme acquiesça de la tête, compréhensif.

– J'ai ce qu'il vous faut, Mademoiselle.

Il disparut dans la remise et revint avec un sachet sur lequel il écrivit à l'encre bleue : « *POISON – pour – Chats* ».

– Possédez-vous un compte chez nous, Mademoiselle ?

– Non. Je désire régler immédiatement, ajouta Florence en souriant.

Le brave homme encaissa la monnaie. Satisfaite, elle le remercia et quitta la boutique.

Dans la rue, Florence n'en revenait pas de la facilité de cette action ! N'importe qui pouvait donc acheter un demi kilo de poison mortel, sans que cela ne pose le moindre problème ?

Elle ouvrit le paquet en kraft : la poudre était en tout point identique à celle qu'utilisait James.

Dès lors, Florence prit un malin plaisir à dissimuler quantité de poison dans les moindres recoins de la serre. Elle jubila en trouvant, un jour, une souris agonisante et s'empressa de la noyer ; moins pour abrégé les souffrances de l'animal que pour sentir sa suprématie.

Cette nuit-là, le sommeil de Florence fut hanté de cauchemars sanguinolents, et c'est le visage perlant de sueur qu'elle se leva aux premières lueurs du jour. Une violente nausée lui fit quitter son lit à la hâte ; elle eut à peine le temps d'atteindre l'évier de la salle de bain.

Lorsqu'au moment de s'habiller elle vit sa poitrine gonflée déborder des balconnets de son corset, l'idée tenace qu'elle était de nouveau enceinte ne lui quitta plus l'esprit.

Vers quatorze heures, Florence prétextait un urgent besoin de mitaines afin de quitter la maison pour se rendre chez le docteur.

Dans le cabinet aux odeurs puissantes de camphre, elle s'allongea sur la table d'auscultation et ferma les yeux en attendant le verdict du Dr Hopper : celui-ci lui annonça une grossesse déjà bien installée.

– Il faut éliminer ce bâtard, murmura-t-elle.

– Je vous demande pardon ?! bredouilla le médecin, choqué par ces paroles.

– Je veux mettre fin à cette grossesse. Sans attendre.

– Sauf votre respect, Madame, je ne pratique pas ce genre d'opération qui, dois-je vous le rappeler, est formellement interdit par la loi !

– La loi des hommes m'importe peu, poursuivit-elle d'un air décidé. J'ai déjà un enfant, cela est suffisant. Un second accouchement me serait fatal, je vous en conjure... Ôtez-moi cet avorton du ventre, Docteur !

– Quand bien même je le voudrais, il me faudrait impérativement l'accord de votre époux. Et je doute fort que ce brave M. Maybrick soit consentant.

– James ne doit rien savoir, vous êtes sous le joug du secret professionnel ! Une femme ne peut-elle décider de son propre destin ?

– Non, Madame, pas dans ce pays. D'ailleurs, la discussion est close. Quand vous aurez accepté l'idée de ce deuxième enfant, revenez et je vous soutiendrai jusqu'au jour de sa naissance. Je sauve des vies, Madame. Seul Dieu les ôte.

Florence se demanda alors si elle ne serait pas l'égal de Dieu en tuant, sur le champ, cet infâme docteur !

Effondrée, la jeune femme se rhabilla avec une extrême lenteur.

Tel un fantôme, elle marcha jusqu'à Bold Street dont les luxueuses vitrines faisaient pâlir d'envie les curieux ; elle les longea sans même les voir.

Arrivée au cœur du marché, elle se perdit entre les échoppes bruyantes. De nombreux badauds achetaient fruits, volailles et légumes. Florence s'arrêta finalement devant un stand où une pyramide de cages en métal retenaient prisonniers d'adorables lapins blancs. Voyant leur pelage immaculé, elle demanda au vendeur de lui en tuer un.

Le vieil homme bourru sortit la plus grosse des bêtes et brandit son couteau à la lame aiguisée afin de trancher la gorge de l'animal. Un sang foncé comme de l'encre coula à flots le long de l'étal pour finir sa course sur le sol boueux. Mme Maybrick observa la rivière pourpre puis l'œil exorbité du lapin ; cela lui procura un sentiment de volupté intense qui surpassa l'espace d'un instant son terrible désespoir. Son lapin encore chaud enveloppé dans du papier journal, Florence parvint à la porte de sa demeure. Elle entra sans mot dire et se dirigea vers la cuisine. À cette heure-ci, la pièce était déserte car les domestiques nettoyaient les chambres à l'étage.

Elle enfila un épais tablier de coton ; ainsi vêtue elle pouvait s'adonner au dépeçage de la bête sans risquer de souiller sa robe.

Après l'avoir dépouillé d'un geste sec, elle choisit un couteau à longue lame et commença un travail minutieux, une main saisissant les chairs rouges et l'autre faisant glisser la lame entre l'estomac et le foie. Elle connaissait leur anatomie par cœur puisqu'elle avait maintes fois observé son beau-père, le baron von Roques, équarrir toutes sortes de trophées qu'il ramenait de la chasse. Elle se plut à imaginer qu'elle charcutait ainsi son propre ventre, afin d'en ôter le bâtard qui avait osé s'y nicher.

– Oh ! C’est vous, Madame !

Mary venait de faire irruption dans la cuisine. Florence ne leva pas les yeux vers elle, trop absorbée par sa tâche et la hargne qu’elle y mettait.

– Avons-nous un banquet de dernière minute à préparer, Madame ? interrogea-t-elle, voyant sa maîtresse trancher la viande avec virulence.

– Je... Non... La paix !! cria Florence avant de s’interrompre pour fondre en larmes.

Mary, désespérée face à cette situation aussi inattendue qu’inhabituelle, hésita avant de s’approcher de sa maîtresse.

– Puis-je être d’un quelconque secours à Madame ? Dois-je appeler un docteur ?

– Pas de docteur ! hurla Florence. Ces crétiens me refusent leur assistance...

Ne sachant plus que répondre, la domestique préféra se taire.

– Je suis enceinte..., finit-elle par avouer à voix basse. Ma dernière grossesse a failli m’être fatale, je refuse de subir pareil enfer une seconde fois !

– Oh, Madame, une solution existe pour chaque problème. Estomaquée, Mme Maybrick dévisagea Mary d’un air incrédule.

– Si Madame le désire, je peux l’emmener dans un lieu où, pour une poignée de shillings, une brave dame lui ôtera ce petit souci.

– Vous... Vous connaissez ce genre d’endroit ?! parvint-elle à articuler après un long moment de silence.

– Pour sûr ! Ma soeur Susannah saura me renseigner, et je me ferai un devoir d’y accompagner Madame. Madame peut me faire confiance.

– Parfait, Mary. Nous irons mardi, quand Jim sera à Londres. Notre petite expédition passera alors inaperçue. En n’oubliez pas : ceci doit demeurer secret !!

Mme Maybrick attendit le départ de son époux avec une impatience non contenue. Dès que James eut franchi le pas de la porte pour prendre la direction de la gare, Florence monta dans sa chambre et enfila une robe passe-partout ; une de celle qui ne se démarque ni par la couleur, ni par la coupe. Parée de sa cape en velours gris et d’un chapeau à voilette, elle rejoignit Mary qui faisait mine d’épousseter le hall d’entrée.

Une fois dehors, les deux femmes hélèrent un fiacre qui les conduisit jusqu’au quartier malfamé de Liverpool : c’était là, qu’en toute impunité, des hommes vendaient divers produits illicites et que des femmes faisaient commerce de leur corps aux plus offrants.

C’était là aussi qu’officialait la « faiseuse d’anges ». Florence paya le chauffeur du fiacre et suivit sa domestique dans d’étroites ruelles aux odeurs nauséabondes. Elle eut à maintes reprises l’envie de rebrousser chemin...

Mary frappa à la porte d’une maison de briquettes décrépie, une vieille femme édentée vint leur ouvrir. Les deux invitées pénétrèrent à reculons dans cette bâtisse étroite, sombre et malodorante.

– C’est-y laquelle qu’a l’môme ? éructa la vieille.

Sans répondre, Mary posa sa main sur l’épaule de sa maîtresse tremblante de peur. Le jour ne passait aux travers des fenêtres que par les fêlures du châssis, les vitres étant trop opaques pour laisser filtrer la lumière.

– Les sous, où qu’ils sont ? fut la deuxième phrase que la faiseuse d’ange prononça.

Florence fouilla dans son sac et en sortit une bourse en cuir qu'elle donna sans l'ouvrir.

– J'garde aussi c'te bourse, déclara la femme en empoignant le porte-monnaie.

Puis celle-ci se tourna vers la table où trônaient un verre et une bouteille d'un liquide marron.

– Bois, ordonna-t-elle après avoir rempli le verre à ras bord.

– Est-ce... Est-ce de l'alcool ? osa demander Florence.

– Pour sûr ! Et pas loin de 30° ! Bois, ça t'feras oublier c'qui s'passe.

– Je suis navrée mais j'exècre les boissons alcoolisées...

La vieille éclata d'un rire aigu puis retrouva son sérieux :

– Bois que j'te dis !

Comprenant qu'aucun autre choix ne s'offrait à elle et qu'il s'agissait plus d'un anesthésiant que d'un apéritif, Florence vida son verre d'un trait. Une irréprouvable envie de vomir lui tirailla les entrailles, elle se pencha et cracha un fluide jaunâtre dans la bassine posée sur la table. Mary lui apporta un mouchoir parfumé à la lavande ainsi qu'un regard plein d'encouragement.

Florence ôta lentement sa cape.

D'un geste de la main, la vieille indiqua à Mary qu'il lui fallait sortir pour attendre à l'extérieur. Le crâne de Florence semblait exploser tellement l'alcool et la panique enivraient son esprit, elle se dénuda avec peine et se coucha sur un lit aux draps presque noirs.

– C'te peau pleine de plaques rouges ! grogna la vieille. Z'êtes pas contagieuse, au moins ? C'est-y pas une mauvaise maladie, ça ?

Muette, Florence secoua la tête en signe de dénégation.

La Faiseuse d'anges commença son travail à l'aide d'une aiguille à tricoter sur laquelle elle versa une rasade d'alcool.

La vieille lui appliqua un chiffon humide entre les dents. Quelques instants plus tard, la jeune femme perdait connaissance.

Elle se réveilla peu après, le corps telle une plaie béante.

– Si M'dame peut se reposer queq'jours, c'est ben mieux.

– Madame restera alitée jusqu'à son rétablissement, répondit Mary en aidant sa maîtresse à se rhabiller.

Le retour en fiacre se fit dans un silence de mort. Tiré par des chevaux aux pelages noirs, le véhicule traversa la ville sous un ciel lourd de nuages.

Les premières gouttes d'une averse se mirent à tomber lorsque les deux femmes arrivèrent à Beechville. Mary, assistée d'Alice, la seconde domestique, porta Florence ; cette dernière avait choisi de quitter la chambre conjugale pour s'installer dans celle destinée à Edwin lorsqu'il était de passage.

Florence resta alitée jusqu'au samedi, jour où son époux revenait de voyage. Quelle ne fut pas la surprise de James, la découvrant dans la chambre d'amis, blottie sous les couvertures à l'heure du repas...

Elle alléguait une sévère grippe.

Escomptant apaiser ses maux, M. Maybrick la couvrit de cadeaux, il lui offrit un pendentif orné d'une boîte finement gravée de motifs floraux.

– J'y ai glissé trois timbres. De la sorte, vous n'hésitez plus à m'envoyer une lettre si vous tombez malade en mon absence.

– Merci.... Ce bijou complètera à merveille ma collection de pendentifs.

Le lendemain, James eut l'idée d'accueillir deux chatons. L'un noir, l'autre blanc. Les petits êtres miaulant eurent l'extrême privilège de faire naître un sourire sur le visage crispé de Florence.



– Je nommerai le blanc : Thana, murmura-t-elle. Quant au noir, il s'appellera désormais Ros.

M. Maybrick acquiesça de la tête, sans comprendre que, dans l'esprit de son épouse, ces patronymes étaient des diminutifs d'Eros, le dieu de l'Amour, et de Thanatos, la personnification de la mort. Dès lors, la jeune femme voua un véritable culte à ses compagnons félins.

Pendant sa convalescence, Mme Maybrick ne put monter Kâli. En revanche, Florence eut le temps de se consacrer à la lecture. Celle-ci ne consistait pas en romans ou autres essais d'écrivains notoires, non. Florence entretenait une passion grandissante pour la presse et ses nombreux quotidiens. Le domaine politique n'ayant aucun intérêt à ses yeux, elle préférait se plonger dans les articles traitant d'assassinats, de faits divers et de potins.

Bien sûr, elle était forcée de lire cela en cachette car son entourage méprisait ce genre de distraction, l'estimant malsaine.

Allongée sous ses couvertures, Florence tenait une tasse de bouillon d'une main, et la page du « *Liverpool Echo* » de l'autre. L'en-tête avait stimulé sa curiosité : deux sœurs habitant Liverpool venaient d'empoisonner quatre personnes en utilisant de l'arsenic extrait de papier tue-mouches !

Ce fait avait excité l'attention des médias et les noms de Mesdames Flanagan et Higgins se murmuraient avec délice lors de chaque bals et assemblées...

Ces empoisonneuses, à présent arrêtées, seraient bientôt exécutées.

La presse mentionnait en outre que, suite à ces meurtres, les fabricants d'arsenic allaient y ajouter une saveur amère pour le rendre décelable. L'amertume demeurerait toutefois cachée si on l'associait avec des ingrédients aux

goûts prononcés, tels que le sherry, le brandy ou le jus de viande.

Florence déposa sa tasse fumante et contempla, sur sa coiffeuse, son pot de crème enrichi à l'arsenic. Elle pensa à Edwin, mais son image fut bientôt effacée par le rire sonore de M. Maybrick qui lui parvenait depuis le salon.

Un frisson de dégoût l'envahit alors ; elle ne supportait plus cet homme et l'estimait responsable de la torture endurée chez la faiseuse d'anges. James était en parfaite santé, tandis qu'elle se morfondait de douleur au fond d'un lit. Un jour, elle lui ferait payer cette infamie.

Aussi, elle enviait les deux tueuses d'avoir eu l'audace de passer à l'acte. Florence méprisait toutefois leur incompetence puisqu'elles croupissaient aujourd'hui en prison, en attendant la potence.

– Je tuerai James, moi aussi, sans jamais me faire prendre ! se jura-t-elle. Je vais réfléchir à la mise en scène idéale afin de n'être ni inculpée ni même soupçonnée !

Florence allait dès lors passer son temps libre à élaborer le plan machiavélique d'un crime parfait. Rien ne pressait, à vingt-deux ans à peine, elle avait la vie devant elle pour y parvenir. Cela prendrait le temps nécessaire, mais elle éliminerait son mari et ne serait jamais suspectée.

Au fil des mois, Mme Maybrick retrouva un peu de sa vivacité, le souvenir et les séquelles de son éprouvant avortement s'estompant peu à peu. Malgré cela, elle avait décidé de s'approprier la chambre conjugale en imposant à son mari de dormir dans celle réservée aux invités, trop angoissée à l'idée de retomber enceinte.

Elle cacha, évidemment, la raison principale, et prétextait la peur que lui inspiraient les crises de somnambulisme de James ainsi que l'inconfort lié à chacun de ses maux de tête.

## **Deuil et naissance.**

Du 21 décembre 1884 au 2 mars 1887.

En cette veille de Noël, Florence repensait à son frère, Holbrook, dont l'éloignement lui pesait. Ils entretenaient d'ailleurs une correspondance assidue.

La jeune femme attendait avec impatience le printemps et ses bourgeons fleurissants, cette saison était sa préférée. Or, en Angleterre, elle se faisait désirer plus encore que dans sa contrée natale...

Néanmoins, les beaux jours finirent par arriver en apportant avec eux un ciel exempt de nuage.

Mme Maybrick humait le parfum des fleurs à peine écloses, s'exaltant à la vue des couleurs chatoyantes qui émergeaient çà et là, dans les parcs. Après une vivifiante promenade le long de sentiers grouillant d'insectes volants, Florence se décida à rejoindre Beechville.

Tandis qu'elle pénétrait dans le hall, elle découvrit la mine sombre de la domestique venue la débarrasser de son ombrelle ; Mary n'osait croiser son regard. Aussi, la démarche funeste de M. Maybrick, quand il ouvrit la porte du salon où elle s'était réfugiée, augmenta encore son inquiétude.

– Florie..., commença-t-il, la voix vacillante. Votre promenade fut-elle agréable ?

– Oui, mais pourquoi affichez-vous cet air condescendant ?

– Le télégramme que je viens de recevoir en est la cause.

– Qui donc l'a envoyé ?

– La baronne, votre pauvre mère...

- Diantre, que désire-t-elle encore ?! De l'argent, je suppose.
  - Il ne s'agit pas d'elle, Bunny. Mais de votre frère.
  - Ah, le coquin ! Je vais lui tirer les oreilles : j'attends toujours sa réponse à ma dernière lettre.
  - Cette réponse n'arrivera pas. Votre frère est décédé, révéla alors James.
  - Que... Que me chantez-vous là ?! se moqua-t-elle, agacée. Cet été encore, Holbrook était en parfaite santé !
  - Holbrook est mort. Il a contracté la tuberculose. Tenez, dit-il en lui tendant le télégramme. Je me rendrai aux funérailles, elles ont lieu mercredi à Paris.
  - Je... Je vous accompagne..., murmura-t-elle d'une voix rauque.
  - Vous vous égarez, tendre Florie... Oubliez-vous qu'il est interdit aux femmes d'assister aux enterrements, ce serait d'une telle inconvenance !
- Le regard éteint, Mme Maybrick choisit de garder le silence, sa douleur étant trop intense.

Alors que M. Maybrick venait de quitter la demeure familiale, Florence fut en proie à une souffrance vertigineuse. Sa tête, si souvent sujette aux migraines, lui fit endurer mille morts, son corps fut traversé de frissons incessants. Mais tout cela ne fut en rien comparable à ce qu'elle allait ressentir après la lecture du courrier que le facteur déposa entre les mains d'Alice.

La domestique, voyant que l'expéditeur n'était autre que la baronne Caroline von Roques, s'empressa d'apporter le pli à sa maîtresse, persuadée que son contenu lui procurerait soutien et réconfort. Alice se trompait lourdement.

Les doigts délicats de Florence décachetèrent l'enveloppe et, dès que la bonne eut quitté la pièce, elle déplia le papier :

*« Cette lettre est mon unique refuge au milieu d'un océan de chagrin dans lequel je me noie.*

*Me confier à toi m'apparaît désormais comme une nécessité car je m'en veux de ne t'avoir pas tout révélé sur ton passé.*

*La disparition d'Holbrook, mon fils tant aimé, ton cher frère, m'est intolérable !*

*Je voudrais demeurer aux côtés de mon enfant adoré, là, allongée sur la pierre glaciale, sentir les flocons me recouvrir d'un voile mortuaire et basculer toute entière dans le néant.*

*Mon linceul serait fait de larmes et du sang que j'ai versé pour lui donner la vie que le destin lui a reprise.*

*Je me dois de te dévoiler le secret qui tourmente ma conscience depuis maintenant vingt-deux ans.*

*Vingt-deux ans, oui, Florence, ton âge.*

*Oh ! Peut-être que cette déclaration te paraîtra bien anodine, mais je tiens, moi, à t'en faire part :*

*William Chandler, mon mari, venait de mourir, j'avais vingt-quatre ans et je me retrouvais veuve et mère d'un garçonnet : Holbrook était âgé de deux ans.*

*Une nuit de septembre, je rentrai plus tôt que prévu d'une de mes soirées de gala car j'avais perdu connaissance au beau milieu d'une valse. Cela faisait deux mois que j'essayais de taire mon chagrin en assistant aux fêtes et aux banquets organisés par mes amis de la haute bourgeoisie de Mobile.*

*La tête me tournait plus que d'habitude, mais cela ne m'inquiéta guère. J'avais certes abusé du champagne et sans doute mon corset était-il trop serré.*

*Aux petites heures du matin, mon ventre se mit à m'infliger d'horribles souffrances, me faisant hurler de douleur et de terreur car je croyais ma fin proche.*

*Jamais maladie ne m'avait fait endurer pareil supplice !  
Ma domestique alerta le médecin qui arriva juste à temps  
pour t'extirper de mes entrailles.*

*Car, en vérité, je n'étais atteinte d'aucun mal. La réalité  
était toute autre : je venais d'accoucher !*

*La surprise était colossale puisque j'ignorais être  
enceinte...*

*Pour ton frère aîné, étant victime d'effroyables nausées, je  
fus au courant dès le premier mois. J'avais donc pu me  
préparer à la grossesse et à cette épreuve que fut mon  
premier accouchement. Je me croyais alors assez  
expérimentée pour savoir reconnaître les signes d'une  
seconde grossesse et aussi ceux d'une naissance  
imminente.*

*Tu ne fus d'ailleurs pas la seule à naître ce jour-là. Un  
autre bébé sortit de mon ventre d'entre les mains blêmes  
du docteur. Ce nourrisson eut moins de chance que toi : il  
était mort-né. C'était une fillette. Ta sœur jumelle.*

*J'espère que tu me pardonneras de t'avoir caché si  
longtemps cette histoire.*

*J'ai pourtant pensé emporter ce fardeau dans ma tombe,  
mais depuis que j'y ai vu ton frère, ce secret me brûle  
l'âme et je n'ai d'autre choix que de te le confier pour,  
qu'enfin, j'en sois délivrée.*

*Pardonne-moi.*

*Caroline. »*

Un cri strident résonna dans la chambre ; Florence, les yeux clos, hurla ce qui lui sembla être une éternité. Ses mains pâles agrippèrent sa propre gorge avec violence et l'étranglèrent de rage. Mais, alors que le dernier souffle de vie allait s'échapper de son corps vacillant, ses doigts lâchèrent prise et elle s'évanouit.

Mary venait d'entrer dans la pièce pour se jeter sur sa maîtresse et lui faire respirer les sels que renfermait son pendentif d'argent.

Deux iris presque noirs apparurent ; la domestique ne reconnut qu'à peine le regard de la jeune femme.

– Madame souhaite-t-elle que j'appelle le docteur ?

– Sors de ma chambre ! vociféra Florence. J'en interdis l'accès à quiconque !

Mme Maybrick, la démarche raide, poussa la servante à coups de poings jusque dans le couloir.

– Qu'on me laisse tranquille ! Je veux être seule !! cria-t-elle.

Mary resta tétanisée un long moment derrière la porte close.

Elle entendit le cliquetis de la serrure que sa maîtresse verrouilla puis un fracas épouvantable à l'intérieur : bruits de vases jetés par terre, miroirs éclatés et vêtements déchirés avec rage.

Puis, enfin, le silence revint ; un silence encore plus oppressant que le tumulte qui, au moins, permettait de discerner ce qui se déroulait de l'autre côté du mur.

Florence avait fermé les rideaux de sa chambre et, maintenant que le jour déclinait, la lumière qui y pénétrait était teintée de rouge vermillon.

La jeune femme, plantée devant le miroir de la penderie, observait son image.

Sa silhouette nue qui s'y reflétait, donnait l'impression d'être en présence de deux êtres. Sa robe était déchirée, son corset et ses nombreux jupons lacérés à coups de ciseaux s'étaient en lambeaux, mêlés à ceux des draps.

Mme Maybrick n'était plus ; son âme s'abîmait dans une détresse incommensurable, ses pensées n'étaient qu'horribles cauchemars.

Quelques bougies se consumaient sur le marbre de la commode, leur cire coulait le long du chandelier ; plusieurs heures s'étaient écoulées depuis la lecture de la bouleversante missive.

Après la rage qui l'avait envahie, Florence était à présent amorphe, comme morte.

Que faire ? Comment survivre quand tant de tourments hantent le corps et l'esprit ? Jamais elle ne trouverait le courage de quitter cette pièce. Cette chambre serait son tombeau !

Durant trois jours, Florence resta cloîtrée dans une pénombre rougeâtre.

Durant trois jours, elle erra dévêtue, les cheveux défaits et emmêlés, sujette aux pires crises d'eczéma.

Durant trois jours, elle ne se nourrit de rien d'autre que de viande : elle avait exigé une épaule de jambon fumé dont elle découpait des tranches lorsque sa faim devenait insurmontable.

Durant trois jours sa conscience fut tiraillée entre garder la raison ou basculer dans une folie imperméable à la souffrance. La raison emporta finalement le combat.

Durant ces trois jours, Florence noircit des pages et des pages de son journal intime.

Cet enfermement aurait pu durer une éternité si l'arrivée d'Edwin n'était venue y porter un terme. Son beau-frère était passé à l'improviste, espérant voir James pour lui parler affaires. Ce dernier n'étant pas rentré de voyage, Edwin désira parler à Florence. Mary lui annonça alors le décès d'Holbrook et le chagrin dont Mme Maybrick ne parvenait pas à s'extirper.

Bouleversé, il grimpa quatre à quatre les marches de l'escalier qui menaient à la chambre de la maîtresse de maison et frappa à sa porte.



Comme aucune réponse ne se faisait entendre, il se présenta et l'implora de déverrouiller la serrure. Chose qu'elle refusa de faire.

Il tambourina sur le battant de bois. Mme Maybrick apparut alors dans l'embrasure de la porte, elle était d'une beauté à couper le souffle...

Edwin contempla son corps pâle à peine caché par les longues mèches de ses cheveux blond vénitien. Il ne put s'empêcher de la prendre dans ses bras pour la couvrir de baisers.

Perdue dans ses pensées, Florence se laissa étreindre, retrouvant peu à peu la chaleur humaine qui lui avait tant manquée.

La porte se referma derrière eux et Edwin passa la journée à son chevet. Il la berça, brossa longuement sa chevelure, passa un linge humide sur sa peau souillée de larmes et lui fit préparer un bouillon.

La nuit arriva et posa son voile silencieux sur les deux amants.

Au lever du soleil, Florence, épaulée par Edwin, sortit enfin de sa torpeur.

Sur le contenu de la lettre de la Baronne, elle ne dit jamais un mot. Elle prit soin de brûler le courrier et de l'effacer autant que possible de sa mémoire. Mais le mal était fait.

Edwin quitta Liverpool avant le retour de James, sans doute se sentait-il incapable de feindre l'innocence après avoir vécu des moments si intenses en compagnie de sa belle-sœur...

Florence replongea dans un long désespoir que son mari ne put apaiser.

James noya son chagrin dans une consommation effrénée d'arsenic.

Face au manque de tendresse croissant de son épouse à son égard, l'homme préféra se réfugier dans l'apaisement que lui offrait sa poudre blanche, unique compagne fidèle.

Un an s'était écoulé depuis la mort d'Holbrook, cependant Mme Maybrick n'avait pu retrouver ni son sourire ni sa joie de vivre.

Le début de l'année 1886 s'annonça des plus funestes, Florence s'aperçut qu'elle était de nouveau enceinte...

L'avortement réalisé par la faiseuse d'anges lui avait laissé un souvenir si exécrable qu'elle se résolut à garder l'indésirable hôte.

En outre, elle cacha son état le plus longtemps possible afin de pouvoir continuer à galoper sur le dos de sa jument !

Elle ingurgita sans modération somnifères et pilules sensées soigner ses maux de tête.

Malgré tous les outrages qu'elle infligeait à son ventre, la grossesse se poursuivit sans encombre et la petite Gladys Evelyn Maybrick naquit lors d'une chaude journée de juin. L'accouchement fut éprouvant et les docteurs présents ce jour-là faillirent perdre la patiente et l'enfant.

Le docteur Hopper félicita la maman de vingt-trois ans en lui tendant le nourrisson hoquetant. Mme Maybrick préféra se réfugier dans le sommeil et laissa Nurse Parker prendre soin de l'enfant et de son frère aîné.

Cet épisode d'apparence heureux s'avéra être une véritable épreuve pour le couple ; James eut la preuve irréfutable de l'infidélité de sa femme puisqu'elle n'avait plus partagé son lit depuis au moins un an.

Il se garda de manifester sa jalousie comprenant que la jeune et jolie américaine ne l'aimerait jamais.

Peu après la naissance de Gladys, il intensifia la fréquence de ses voyages à Londres. La vision de son épouse lui

causait trop de peine depuis qu'il la savait hermétique à son amour.

M. Maybrick privilégia dès lors sa profession, délaissant les repas en tête à tête avec Florence. Après ses longues journées de labeur, il prolongeait ses soirées en compagnie de confrères et d'amis dans l'un de ses nombreux Clubs, dont le *Palatine Club* ou le très prestigieux *Liverpool Cricket Club*.

Les dimanches, James préférait la compagnie de ses deux enfants, avec qui il tissait des liens tendres et profonds. Florence ne s'en porta que mieux, elle obtenait enfin sa liberté tant convoitée et se réfugia entre les bras d'Edwin. Comme les absences de son mari se multipliaient, elle se sentait autonome et pouvait gérer son emploi du temps à sa guise.

Ainsi, elle avait pris l'habitude de dépenser au-delà de ce que le salaire de son mari lui permettait et se retrouva acculée par les créanciers. Elle fut contrainte de solliciter une aide financière à Mme Briggs, prétextant que son époux avait des soucis d'argent.

Alerté par Mathilda, James se rendit compte à quel point l'argent filait entre les doigts de son épouse. En conséquence, il réduisit son budget car il ne cherchait plus à lui faire plaisir outre mesure. Florence eut un mal fou à restreindre sa consommation d'étoffes exotiques, de chapeaux et de bijoux...

Sa grossesse suivie d'une longue convalescence, avait privé la jeune femme de la compagnie de sa jument. Alors que le mois de septembre s'achevait, Mme Maybrick tenta des retrouvailles avec Kâli mais fut déçue et ne retrouva point l'affinité qu'elle avait jadis avec l'animal.

Elle revint furieuse à *Beechville* et attendit le retour de son mari pour lui intimer l'ordre d'acheter une nouvelle jument.

James, abasourdi par les vociférations incompréhensibles de son épouse, dut se résoudre à revendre *Kâli* tout en promettant l'achat d'un nouveau pur-sang.

– Je ne veux plus de jument noire, exigea-t-elle. Elle sera baie, cette fois ! Baie, pur-sang et vierge.

Excédé, James valida ses caprices, sans tenter de la raisonner ; il savait que c'était inutile.

Dès que l'animal au pelage d'un roux magnétique fut dans l'écurie, Florence le baptisa :

– *Hemo* ! déclama-t-elle avec solennité.

Le nom « *Hemo* » se rapportait aux mots hémoglobine, hémorragie ou encore hémophilie.

En effet, elle chérissait particulièrement ces termes. La robe rouge de l'animal rappelait le sang qu'elle avait versé lors de ses enfantements et à celui coulant dans les veines de James et qu'elle désirait répandre.

## **Jekyll, Hyde & Maybrick**

Du 3 mars 1887 au 12 décembre 1887.

Gladys avait maintenant neuf mois, son visage poupon entouré de boucles blondes attendrissait les nombreux visiteurs de passage à Beechville. Néanmoins, la tension entre ses parents persistait.

En mars 1887, une épidémie de scarlatine se déclara en Angleterre ; James junior la contracta.

Docteur Humphreys, fraîchement diplômé, fit son entrée dans la famille Maybrick. Il soigna Bobo – ainsi était surnommé l'enfant – et conseilla vivement de mettre sa sœur en quarantaine à la campagne afin d'éviter tout risque de contamination.

James décida de se retirer au pays de Galles en emmenant Gladys et Nurse Parker, tandis que Florence et son fils resteraient à Liverpool.

Alors que Mme Maybrick n'avait jamais ressenti d'affection pour son fils, la crainte que la scarlatine l'emporte dans la tombe lui fit l'effet d'une douche glacée. La lettre de la baronne et la douleur ressentie lors de la perte d'Holbrook remontèrent à la surface ; une peur tétanisante envahit l'esprit de Florence. Autant ce garçonnet de cinq ans ne suscitait en elle qu'ennui et désintérêt, autant ce fils se révélerait précieux lorsqu'il atteindrait l'âge adulte.

Décidée à sacrifier son temps et son énergie à la guérison du jeune garçon, Mme Maybrick renvoya le personnel de maison, à l'exception de Mary, et s'enferma avec le petit James dans sa chambre aux rideaux clos.

Durant cinq semaines, elle vécut en total isolement avec le garçonnet alité, n'ouvrant la porte que pour

prendre le plateau garni de victuailles que la domestique avait laissé à son attention.

Elle lava son fils, le nourrit, lui prit sa température, lui administra les nombreux remèdes prescrits par le docteur et le dorlota pour la première fois de son existence.

Cet état lui rappela les journées douloureuses qu'elle avait elle-même passées, cloîtrée dans cette pièce lors du décès de son frère, deux années auparavant.

Elle avait laissé à Mary la consigne de n'accepter aucun visiteur.

Après s'être vue refuser l'entrée à maintes reprises, Mathilda Briggs, s'inquiétant de l'étrange attitude de la maîtresse de maison, envoya une missive à James, lui sommant de revenir au plus vite.

M. Maybrick écourta donc son séjour et rentra à Liverpool, accompagné de Gladys et Nurse Parker.

Entre-temps, la providence avait rendu la santé à Bobo. Délivrée de sa tâche d'infirmière, Florence s'offrit une soirée en ville et laissa son fils aux bons soins de la domestique.

L'enfant dormait paisiblement quand James arriva à Beechville.

Malgré l'heure tardive, l'homme trouva une maison vide, seule Mary s'occupait de l'argenterie dans la cuisine.

Les douze coups de minuit retentissaient à la pendule du salon lorsque Florence franchit le seuil de la porte d'entrée ; la bonne vint l'accueillir afin de la débarrasser de sa cape et de son chapeau :

– Madame sera contente d'apprendre le retour de Monsieur son époux et de Mlle Gladys, annonça fièrement Mary.

– Par exemple ! Pourquoi a-t-il jugé utile d'abrégé son voyage ?! Où est-il ?

– Heu... Monsieur se trouve sans doute dans la nursery...

Furieuse, Florence grimpa les marches quatre à quatre et ouvrit la porte avec fracas.

Quelle ne fut pas sa surprise en découvrant son mari, à moitié débraillé, embrassant fougueusement Nurse Parker sur le tapis !

Emma Parker poussa un hurlement en voyant le visage horrifié de sa patronne. James, rouge de honte, se redressa avec maladresse et tenta vainement de replacer les bretelles à son pantalon.

Mme Maybrick était paralysée par l'effroyable spectacle qui s'offrait à ses yeux : l'opulente poitrine de la nourrice débordait de son corset entrouvert. Elle aurait voulu y plonger un couteau afin d'en crever les rondes offenses.

– Je... Bunny..., souffla James dans sa moustache. Que faites-vous ici ? On m'a affirmé que vous ne montiez jamais dans la nursery...

– J'aurais dû, en effet, y monter bien plus tôt !! Comment osez-vous me faire cela ! Et, toi, sale traînée ! Hors de ma vue ! Tu es renvoyée, et ne compte pas voir la couleur de tes gages !

Nurse Parker, vacillante, cachant tant bien que mal sa nudité, marcha à reculons en baissant la tête. Elle quitta la pièce et étouffa un sanglot dans le couloir.

– Depuis combien de temps ?! hurla Florence, sans accorder la moindre attention à Bobo qui commençait à s'agiter dans la pièce voisine.

– Bunny... Je...

– Cessez ! Cessez de répéter ce sobriquet idiot et répondez à ma question !

– De... Depuis la naissance de Gladys...

– NEUF mois, James ?! Cela fait neuf mois que vous forniquez avec cette catin !

Florence, abasourdie par cette vérité si brusquement révélée, faillit perdre connaissance, mais la haine qu'elle éprouvait à l'endroit de son mari la tenait bien éveillée.

– Vous aussi, escroc, je vous mets à la porte ! Sortez ! Et que jamais mon regard ne se pose à nouveau sur vous et votre désir abject !

– Pardon ? Bunny...

– Assez ! Plus aucune nurse ne franchira le seuil de cette maison ! J'en fais le serment !! Je vous maudis ! Qui de vous deux est le plus coupable ? Est-ce cette vipère qui agitait ses grossières mamelles sous votre nez depuis des années ? Ou vous, homme veule, cédant au moindre de ses vices ? Lequel doit être châtié pour ce crime impardonnable ?!

– De... De quel châtiement parlez-vous, Florie ? Voyons...

– La paix ! Comment osez-vous prendre la parole alors que vous vous révélez être une âme condamnée aux flammes éternelles de l'enfer ! Tremblez, infâme créature, car rien ne saura racheter votre salut !

M. Maybrick comprit qu'aucune réconciliation n'était envisageable ce soir-là, la souffrance qu'endurait son épouse la rendait presque folle. Il descendit l'escalier en trombe et sortit sans même prendre la peine d'enfiler un manteau.

Au bord des larmes, James se rendit chez son amie afin de lui narrer sa désastreuse aventure. Mme Briggs partageait son logement avec ses parents ; toutefois, vu l'heure tardive, ceux-ci étaient déjà couchés.

Enchantée de voir M. Maybrick, elle le convia à prendre le thé afin de lui faire part de ses observations durant son absence mais James l'en empêcha :

– Il m'est arrivé quelque chose de terrible, Mathilda..., commença-t-il, le souffle court.



L'homme expliqua alors l'attirance qu'il avait éprouvé pour Nurse Parker, attirance à laquelle il avait si longtemps refusé de céder. Il expliqua la naissance de Gladys, démontrant l'infidélité de son épouse. Il se plaignit de l'indifférence de Florence à son égard. Il conta longuement son séjour au pays de Galles, à vivre avec la nourrice tel un couple d'amoureux transis. Puis le retour précipité se concluant dans un bain de cris et de honte.

– J'essayerai dès demain d'instaurer un dialogue et de tenter une réconciliation, conclut-il. Par contre, j'ignore si je parviendrais à lui faire entendre raison à propos d'une nouvelle nurse.

– Je vous suggère d'en engager une sans attendre. Il en va du bien-être de Bobo et Gladys !

– J'en conviens, cependant le choix d'une nourrice se fait par la mère. Si je m'en charge, ce serait d'une telle inconvenance... Je n'ose imaginer ce que les gens diraient.

– Au diable les commères et leurs persiflages, James ! L'urgence réside ailleurs : il est impératif de préserver l'équilibre des enfants.

M. Maybrick la regarda d'un air surpris : il se rappela alors qu'elle avait failli devenir sa femme à l'âge de vingt ans, les parents Janion rêvaient de voir leur fille mariée à James qu'ils portaient haut dans leur estime.

Il s'était désisté au dernier moment car, avant sa rencontre avec Florence, il fuyait le mariage comme la peste.

Mathilda, anéantie par ce revirement s'était résignée à épouser Thomas Briggs. Et cela faisait quinze ans maintenant qu'elle était séparée de son époux.

– James ! Vous m'entendez ?

– Oui... Oui, répondit-il, avant de sortir de sa poche la fiole de verre pour ingérer trois gouttes d'arsenic.

– Je connais une jeune fille très correcte qui travaille à Birkdale. Elle serait enchantée de se mettre à votre service.

Et vous pourrez dire à Florence qu'il n'y a rien à craindre : il s'agit d'une véritable sainte !

– Je vais attendre... Mais si Bunny ne change pas d'avis d'ici un mois, j'irai à Birkdale pour engager cette nurse.

– Parfait. Elle se nomme Alice Yapp. Voici son adresse, c'est là qu'elle vit avec ses employeurs actuels. J'enverrai une lettre afin de lui expliquer la situation et les défaillances de votre épouse ; il est préférable que Mlle Yapp soit informée.

Le temps ne changea rien à l'affaire et Mme Maybrick resta fidèle à son serment.

Le fait qu'Emma Parker se maria le mois suivant et que l'annonce de sa grossesse s'ébruita dans tout Liverpool ne fit qu'envenimer la situation. Florence étant persuadée que l'enfant à naître serait celui de James.

Dans un désir d'exhiber une existence heureuse, au sein d'un foyer empli d'amour, Mme Maybrick cacha aux yeux du monde la tromperie de son époux. Personne alentour n'apprit cette mésaventure et leur secret demeura bien gardé.

Les beaux jours d'été permirent à la famille Maybrick de penser à autre chose qu'à leurs sempiternelles querelles de couple. Florence se jeta corps et âme dans l'organisation de banquets.

Ce fut lors d'une soirée de juillet baignée d'une estivale chaleur que Mme Maybrick fit la connaissance d'Alfred Brierley. Tout comme James, cet homme de trente-six ans était négociant en coton. Il possédait en outre une beauté envoûtante. De longs cils soulignaient son regard sombre, sa bouche impertinente de sensualité attirait l'attention sur ses dents d'ivoire.

Assise en face de lui, Florence ne pouvait détacher ses yeux de ce visage fascinant. Edwin, qui essayait de capter

l'attention de sa belle-sœur, manifestait une certaine impatience à n'y pas parvenir.

Avant ce soir-là, Florence avait souvent entendu le nom d'Alfred Brierley car la famille Brierley était un modèle de réussite au vu des bénéfices qu'ils avaient engrangés dans le commerce du coton. Et, bien qu'Alfred était aussi membre du *Liverpool Cricket Club*, Florence n'avait encore jamais eu le loisir de le rencontrer. Il habitait pourtant Liverpool, et sa compagnie dénommée « *Brierley, Wood & Co* » se trouvaient à deux pas du bureau de James. Leurs lieux de vie étaient si proches que Florence se demanda comment ils avaient fait pour ne jamais se croiser avant ce soir d'été 1887. Elle eut dans l'idée que James en était peut-être responsable, craignant, à juste titre, que son épouse ne fasse la rencontre d'un si séduisant individu.

Alfred, malgré son âge, demeurait célibataire. Il put donc à loisir contempler la grâce de Mme Maybrick, rayonnante de beauté dans sa robe de flanelle. En tant que maîtresse de cérémonie, elle avait accordé un soin tout particulier à sa toilette.

De multiples lampions illuminaient la longue table installée au milieu du jardin. Les conversations s'entrecroisaient autour d'une pièce montée. Par politesse, les convives avaient attendu le dessert avant d'aborder le sujet qui leur brûlait les lèvres depuis leur arrivée : les frasques du *High Rip Gang* ! Ce gang de jeunes sans foi ni loi semait la terreur à Liverpool depuis plus de trois ans maintenant.

La presse mentionnait leurs méfaits régulièrement ; personne n'ignorait leurs vols effectués avec brutalité ou les crimes qu'ils commettaient. Lorsque James prononça le mot « *Tithebarn* », un invité l'interrompit aussitôt :

- Sacrebleu ! Parlez-vous du scandale de la rue Tithebarn ?
- Non, je disais que mon bureau se situe dans cette rue.
- Rappelez-nous les faits de cette histoire sordide, M. Rigg, enchaîna l'un des convives, comme électrisé.
- Vous souvenez-vous du premier meurtre qu'avaient commis les *High Rip* ? commença alors M. Rigg. C'était en 1884, je crois...
- Qui pourrait l'avoir oublié ?! Ces bandits avaient ôté la vie d'un malheureux marin espagnol. Et ce, sans aucun motif : ni vol, ni bagarre qui aurait dégénéré. Il s'agissait d'un geste purement gratuit...
- Précisément ! reprit M. Rigg. Ce drame comporte des similitudes avec celui perpétré par les « *Cornermen* », un autre gang de Liverpool sévissant dans les années soixante-dix. La rue Tithebarn devint alors le théâtre d'une sinistre affaire : un honnête homme fut mortellement agressé par ces *Cornermen*. Là encore, l'unique objectif était la violence.
- Oh ! C'est effroyable..., murmura Mme Ratcliffe en frissonnant.
- Oui, confirma James avec bonhomie. Il y a vingt ans, cette rue était hantée par les hommes de la pire espèce.
- Il paraît que ces malfrats sont mieux armés que nos policiers.
- Le *High Rip Gang* ternit notre réputation ! s'emporta Mme Rigg. L'autre jour, l'on me présenta une charmante dame irlandaise, à qui je déclarai habiter Liverpool ; je lus alors dans son regard une peur farouche ! Elle m'avoua qu'elle avait entendu parler des forfaits commis par ce maudit gang.
- Mais le pire est que les coupables courent toujours, rajouta Mme Ratcliffe, d'un air dépité.

– Pas tous : McLean, responsable du meurtre de l’espagnol, fut capturé et pendu, sur le même échafaud que les deux empoisonneuses dont on parlait tant à l’époque.

– Oh oui ! Cette histoire était véritablement scandaleuse : les meurtrières s’appelaient Higgins et Flannigan...

– Flanagan, rectifia Florence.

Mme Maybrick jubilait en ressentant la tension palpable que faisait naître ces récits angoissants. Le milieu bourgeois dans lequel elle évoluait en raffolait sans réellement craindre pour leur propre vie. En revanche, ces ragots leur apportaient un sentiment d’excitation qui manquait cruellement à leur triste quotidien.

Ce soir-là, Michael Maybrick était présent lui aussi ; il discutait avec James.

– Je suis épuisé, mes récitals ont un succès fou ! s’enorgueillit-il. J’aspire à un peu de repos.

Florence, entendant cette remarque, cessa d’agiter son éventail en dentelle et ne put s’empêcher d’intervenir :

– Ne vous plaignez pas. Que ne donnerais-je pour avoir un métier comme le vôtre...

– Vous avez une activité pourtant, Bunny ! s’exclama James. Où en est votre recueil de poèmes ?

La jeune femme rougit devant l’étalage de son intimité et se garda de rajouter quoique ce soit, surtout que l’assemblée entière s’était tue. Le bel Alfred semblait attendre sa réponse...

– Sais-tu, Michael, que mon épouse adore ton œuvre ? Elle aimerait tant t’égaliser en matière de vers et de rimes !

– Est-ce la vérité, Madame ? J’ignorais que vous serviez de votre intellect pour créer ! dit-il avant d’éclater d’un rire gras.

Mme Maybrick lui lança un regard haineux et agita son éventail pour calmer ses nerfs.

– Si le monde littéraire vous intéresse, intervint Alfred Brierley, permettez-moi de vous conseiller un roman qui fait fureur. Il s’agit de « *L’étrange cas du Dr Jekyll et de M. Hyde* » écrit par Robert Louis Stevenson. Je me ferai un honneur de vous l’offrir, Madame. Ce festin fut un régal et je souhaite vous remercier de m’y avoir convié.

Le visage à moitié caché par son éventail, Florence lui rendit son sourire et, sans rien ajouter, elle acquiesça de la tête en baissant les paupières.

C’est au cours du mois de septembre 1887, que James fut contraint d’engager une nouvelle nurse. Il effectua seul le voyage vers Birkdale où l’attendait Alice Yapp.

Le fait qu’un homme se charge de cette affaire offusqua la société bien-pensante de Grassendale et Florence fut la risée du voisinage.

L’arrivée de Nurse Yapp dans la demeure familiale ne fit qu’accentuer l’atmosphère oppressante qui régnait entre les époux. Florence fut outrée par l’initiative de son mari alors qu’elle le lui avait formellement interdit. S’ensuivit une crise de jalousie envers Alice Yapp car cette dernière était une jeune fille avenante pourvue d’indéniables attraits.

Nurse Yapp, quant à elle, avait déjà son propre avis sur les défaillances de sa nouvelle maîtresse ; Mathilda Briggs lui ayant fait un tableau détaillé de ses frasques. L’attitude méprisante que Florence eut à son égard endurcit la haine qu’elle lui vouerait à jamais.

En outre, la situation financière de Florence contribuait à la rendre irascible. Endettée jusqu’au cou, elle angoissait à l’idée que James ne fût au courant du gouffre financier dans lequel elle se débattait en vain.

Depuis qu'Alfred Brierley était entré dans la vie de Florence, un ballet tacite s'orchestra autour d'elle : lorsque James partait à Londres pour travailler, la jeune femme envoyait une missive à son amant afin de passer quelques heures en sa compagnie.

Ils privilégièrent le parc Sefton comme lieu de rendez-vous clandestin car ce dernier se situait exactement à mi-chemin entre leurs demeures respectives.

Le prétexte de leur première rencontre fut la remise du cadeau promis par Alfred : le fameux roman de Robert Louis Stevenson.

Florence le dévora en une seule nuit !

Le récit du Dr Jekyll la fascinait ; ce docteur scindait son côté agressif et son côté jovial en deux personnages distincts. Très vite, cette œuvre devint son livre de chevet, dès qu'elle en terminait la lecture, elle recommençait aussitôt.

Assis à la table joutant l'aquarium pour plantes aquatiques du parc Sefton, les amants se prélassaient en sirotant une citronnade givrée. Florence portait une robe confectionnée par une nouvelle couturière. Cette « robe de jour » était réservée aux entrevues secrètes avec son amant. Elle avait pris soin de la dissimuler sous une large cape noire afin que ni James ni personne d'autre n'en prît connaissance. Sans ces précautions, il était impossible d'échapper à la vigilance des commères.

Elle avait donc tout mis en œuvre pour se rendre méconnaissable, ce qui était aisé pour les dames soucieuses de préserver un teint pâle : il suffisait de se munir d'une ombrelle, d'un large chapeau à voilette, de gants de satin et le tour était joué !

– Votre époux vous nomme « Florie », murmura Alfred, le regard perdu dans la contemplation de sa belle. C'est ravissant ! Puis-je l'emprunter à mon tour ?

– Vous aimez ? s'exclama-t-elle. Je le lui avais moi-même proposé, détestant le mot qu'il avait choisi... Il n'en démord pourtant pas et persiste à m'appeler « Bunny ». Vrai ! « Lapin » ! Je trouve cela vulgaire, avilissant et très misogyne.

Mme Maybrick souleva un pan de sa voilette afin d'avaler une gorgée de sa boisson.

Pendant ce temps, Alfred avait repris la parole ; il tenait entre les mains l'édition matinale du journal et s'offusquait en lisant à haute voix l'article intitulé « *Dimanche sanglant* » :

– « *Charles Warren, le chef de Scotland Yard, a décidé d'employer la force afin d'évacuer les nombreux sans-abri qui occupaient Trafalgar Square. Ce dimanche 13 novembre 1887, des milliers de policiers armés de bâtons ont entouré la place avant de charger brutalement la foule démunie. L'objectif fut bel et bien atteint mais au prix de plusieurs centaines de blessés, en particulier des femmes et des enfants, ainsi que deux morts civils. Ce dimanche sanglant marque une rupture totale entre les londoniens et sa police* ». Je ne donne pas cher de la carrière professionnelle de Warren !

– Absolument révoltant, admit Florence, en caressant la main de l'homme. Néanmoins nous attendions ce genre d'événements pour mettre en lumière la misère et l'injustice qui règnent sur les trottoirs de Londres.

– Il ne faut pas se leurrer, cela ne suffira guère à apporter un véritable changement.

– J'ignore ce qui m'écoeure le plus : l'inégalité sociale présente dans les quartiers défavorisés tels que Whitechapel, ou ces Anglais cherchant à les évincer de leur regard ? Ah, je hais la Grande-Bretagne. Mon Amérique et sa largesse d'esprit me manquent tellement, soupira Florence. Un jour, je vous y amènerai ! Là-bas,



nous pourrons vivre comme bon nous semble, ce sera merveilleux...

– Êtes-vous déjà allée dans l'East End ?

– Grand Dieu non ! Qu'irais-je faire là-bas ? Il s'agit d'un quartier où règnent la pègre, la maladie et le vice sous toutes ses formes. Il paraît que les pauvres des pires quartiers de New-York sont mieux lotis que ceux de Whitechapel.

– Cela ne m'étonnerait guère.

Alfred souleva la gaze qui voilait le visage de la jeune femme afin de poser un baiser voluptueux sur ses lèvres. Florence se laissa embrasser puis tourna la tête, l'air soucieux.

– Quelque chose vous tracasse, ma belle ?

– À vrai dire... Oui. Je suis exténuée et dans un tel état de nervosité que je ne suis bonne à rien ! Chaque fois que la sonnette retentit, je manque de m'évanouir redoutant l'arrivée d'un créancier... Et quand Jim rentre à la maison, je frémis à l'idée qu'il m'annonce qu'on est venu le voir à son bureau à propos de mes dettes. J'ai l'impression de passer ma vie à craindre quelque chose ou quelqu'un...

– Cet homme ne vous mérite guère ! Désirez-vous un peu d'argent ? Tenez..., dit-il en fouillant dans sa poche. Voici cinquante livres.

Les larmes au bord des yeux, Florence prit la tête de son amant entre ses mains pour le couvrir de baisers. Il sourit en la voyant soulagée et se promit de prendre soin d'elle autant que possible.

– Sapristi ! s'exclama-t-il alors, en se redressant. J'oubliais de vous remettre ceci.

L'homme se pencha sur sa mallette en cuir et l'ouvrit pour en sortir, l'air triomphant, un livret écarlate.

Intriguée, Florence sécha ses larmes et observa la couverture :

- « *Beeton's Christmas Annual* », lut-elle à haute voix.
- Cette édition de Noël offre une nouvelle intitulée « *Une étude en rouge* ». Il s'agit d'une intrigue qui narre les exploits d'un détective épatant ! Sherlock Holmes résout l'énigme grâce à ses idées novatrices.

Bientôt, les amants furent contraints de se dire au revoir et Mme Maybrick rentra chez elle.

À peine avait-elle franchi le pas de la porte que Mary vint l'avertir qu'un invité l'attendait. La maîtresse de maison arrêta les mains de la domestique qui se tendaient vers sa cape et se rendit au salon :

– Edwin ! sursauta-t-elle en voyant sa silhouette accoudé au piano droit.

Sa venue la contrariait, elle avait passé des moments exquis en compagnie d'Alfred et, en comparaison, son beau-frère lui paraissait bien fade.

– Le bonjour, tendre Florie, murmura-t-il en s'approchant d'elle. L'envie de me retrouver ne vous à pas laisser le temps d'ôter votre cape ? Oserais-je vous voler un baiser ? Cela fait une éternité que nous ne nous sommes vus... Votre présence si douce est...

– Il suffit Edwin ! Dois-je vous rappeler que je suis unie à James par les liens sacrés du mariage ?

Médusé, Edwin ne s'attendait guère à recevoir pareil accueil. Florence, les mains posées sur les hanches, déambulait dans la pièce, l'air furibond.

– Qui vous a donné l'autorisation de pénétrer chez moi ? Pour sûr, Nurse Yapp s'est encore crue libre d'agir à sa guise !

– Madame... Enfin, je... Il s'agit aussi de la maison de mon frère...

– James est absent ! Je vous somme de déguerpir sinon j'alerte le personnel.

Abasourdi, il se laissa pousser jusqu'à la porte du salon mais, tandis que Florence tournait la poignée pour le jeter dehors, il se rebiffa :

– De quel droit me traitez-vous de la sorte ? Votre comportement odieux doit cacher quelque chose ! Je vous ai attendue plusieurs heures... Où étiez-vous ? Avec qui ? L'un de vos nombreux amants, sans conteste ! ? Vous n'êtes qu'une cocotte, Florence !! Maudit soit le jour où James a croisé votre route !

– Ingrat ! Votre possessivité malade vous dicte les insultes que vous proférez à mon égard. Votre frère aussi perd tout contrôle lorsqu'il est jaloux...

– Je suis en proie à une violente colère, il est vrai ! Cependant vous en êtes responsable : coupable vous êtes de m'avoir courtoisé...

Edwin s'arrêta, la mine dégoûtée. Son cœur battait la chamade, son souffle s'emballait ; il lui fallait retrouver son calme.

– Vous vous croyez parfaite, n'est-ce pas, Madame ? Mais sachez que James ne vous a pas attendue pour jouer à ce petit jeu de séduction !

– Plaît-il ?!

La jeune femme faillit tourner de l'œil. Elle chancela et se retint au mur.

– Vous mentez, je le sais...

– Ah oui ? ricana-t-il. Allez donc demander au *Angel Hôtel* de Dale street ! C'est là qu'il se rend avec chacune de ses conquêtes !

Estomaquée par ce qu'elle venait d'entendre, Mme Maybrick resta immobile, les yeux rivés sur la porte derrière laquelle Edwin venait de disparaître.

James aurait-il osé poursuivre sa relation avec Nurse Parker ? Ou alors, n'était-elle la seule à avoir débauché son mari ? Il avait fallu cinq années avant que James ne

remarque les appels du pied de cette nourrice libidineuse. Il ne pouvait avoir cédé aux avances d'une nouvelle grue en si peu de temps...

Cette querelle avec son ancien amant sema le doute dans l'esprit de Mme Maybrick et, dès lors, des cauchemars d'un genre nouveau hantèrent ses nuits... Ainsi, elle souffrit d'insomnies chroniques qui l'empêchaient de fermer l'œil jusqu'au petit matin !

Ses migraines devinrent terribles et les somnifères dont elle abusait n'agissaient point.

Une idée fixe germa dans son esprit : elle devait s'assurer de l'authenticité du discours d'Edwin. Et pour ce faire, il fallait suivre son mari à la trace.

Florence désespéra de trouver quelqu'un digne de confiance à qui elle pourrait assigner cette tâche. Non : elle ne se fierait à personne d'autre qu'à elle-même !

Mais comment passer inaperçue dans une ville comme Liverpool où tout le monde se connaissait et où rien n'échappait à la vigilance exacerbée du voisinage ?

Elle devait même se rendre invisible aux yeux de James si elle voulait mener à bien sa filature...

Seule une femme du peuple, aussi anodine qu'une ouvrière faisant son marché, éviterait la suspicion des regards avides de scandales.

Seule une femme vêtue d'habits ternes, grisâtres et modestes n'éveillerait aucune méfiance. La bourgeoise qu'elle était devait se muer en une insignifiante domestique !

Or qu'est-ce qui faisait la différence entre l'une et l'autre ? Les vêtements, le teint pâle et poudré, les bottines et la coiffure. La transformation serait simple si on possédait les éléments nécessaires.

En outre, il était plus facile pour une riche de se procurer des haillons, que pour une pauvre se payer des atours d'apparat.

Elle conçut donc le projet de se vêtir comme une domestique ; les habits de Mary feraient l'affaire ! Cette dernière possédait la même silhouette que Florence.

Alors que la bonne s'occupait du repas en cuisine, sa maîtresse grimpa dans la chambre qui lui était destinée. Elle fut étonnée de ne trouver qu'une simple étagère où étaient pliés deux robes délavées, une chemise, une gaine, de larges culottes et des bas de laine rapiécés. Ainsi qu'un vieux chapeau poser sur le lit.

Mary ne portait jamais ces vêtements-là devant Florence car elle revêtait chaque jour un uniforme surmonté du traditionnel tablier blanc.

– Si je lui vole ce couvre-chef, cette robe et ce chemisier, Mary s'en rendra compte ! J'ignorais qu'elle possédait si peu de biens...

Mme Maybrick réfléchit un moment puis, s'emparant des habits, elle descendit les escaliers en trombe jusqu'à la cuisine.

– Mary !! Je suis montée dans ta chambre afin de vérifier si l'ordre régnait dans les appartements que nous avons mis à ta disposition. Pour ce qui est du rangement : il n'y a rien à redire. Par contre, regarde-moi ces guenilles ! Je n'ose imaginer les commentaires du voisinage lorsqu'il te voit arpenter les rues ainsi vêtue...

La bonne, le rouge aux joues, courba la tête, honteuse.

– Seul M. Maybrick est à blâmer ! La somme qu'il t'alloue doit être bien maigre si j'en crois sa pingrerie envers moi, sa propre épouse ! Voici trente shillings afin que tu t'achètes, sur le champ, une tenue décente.

Mary observait sa maîtresse, le regard incrédule face à tant de générosité.

– Madame, c’est me faire trop d’honneur... Je ne peux accepter ce cadeau...

– Accepte sans rechigner. Si tu refuses de le faire pour toi, alors fais-le pour la réputation des Maybrick. Même en dehors de cette maison, tu représentes la noblesse de notre famille.

La main frêle de Mary s’ouvrit et Florence y fit tomber les piécettes.

– Laisse donc cette poule au pot. Elle attendra ton retour. Tu passeras aussi chez la modiste car ton chapeau ressemble à un vieux sac en toile de jute !

Mme Maybrick lui fit signe de disparaître, ce que Mary se résolut à faire.

Satisfaite, Florence put rejoindre la tiédeur de sa chambre afin d’essayer le costume qui allait la rendre invisible aux yeux des passants.

Après avoir verrouillé la porte de l’intérieur, elle ôta jusqu’à son corset pour enfiler la robe en lainage gris et la chemise qui fut autrefois blanche. Elle effectua quelques pas afin d’observer sa dégaine dans le miroir et fut déconcertée par la fluidité de ses gestes.

Pour la première fois, elle prenait conscience de son corps : de sa poitrine ferme, de ses hanches souples et de ses fesses rebondies qu’effleurait le tissu rêche.

Mme Maybrick réalisa soudain la pression qu’exerçait constamment le bustier serré à outrance et les multiples jupons qui l’empêchaient presque de se mouvoir, sans parler de ses affreuses robes à tournure composées d’armatures et de coussinets portés sous la jupe !

La jeune femme était nue en dessous de l’épaisse laine et cela lui prodiguait une aisance toute nouvelle, une bouffée de liberté absolue envahit son esprit. Elle imagina alors le bonheur que ressentiraient les bourgeoises le jour où elles

pourraient n'être vêtues que de robes légères affranchies de corset !

Elle examina ensuite sa coiffure dans la psyché et opta pour une simple natte nouée par un cordon de cuir. Elle se servit de quelques mèches folles pour mieux dissimuler ses traits. Puis entreprit de graisser les racines de ses cheveux avec de la brillantine ; ce qui les rendit poisseuses.

Mme Maybrick frissonna à l'idée de sortir « en cheveux » dans la rue...

Elle qui, d'ordinaire, était coiffée de chapeaux lourds d'ornements et de rubans satinés.

Ainsi, seules les ouvrières se montraient sans couvre-chef à l'extérieur. Florence se ravisa et enfila le chapeau terne de Mary qui cachait une bonne partie de son visage.

Elle prit soin de débarrasser sa peau de toute trace de poudre de riz parfumée et noircit ses joues avec du charbon de bois. Elle n'alla pas jusqu'à farder ses paupières ni ajouter une pointe de rouge sur ses lèvres, voulant éviter à tout prix de passer pour une putain. Néanmoins, elle dessina du bout des doigts un cercle sombre autour de chaque œil ; la fatigue des blanchisseuses était si grande que leurs yeux n'étaient plus cernés, mais cerclés de noir...

Elle traversa la pièce en inspectant son reflet afin de vérifier son allure générale et conclut que sa démarche élégante risquait de la trahir malgré son subtil déguisement. Or il est impensable qu'elle coure le risque d'être reconnue par quiconque !

Elle dut donc courber le dos et donna à sa démarche un aspect plus grossier.

Mme Maybrick trouva jouissif de changer à ce point d'apparence, elle parvenait sans peine à se glisser dans la peau d'une personne radicalement différente ; un individu anonyme, un être qui n'existait pas de manière officielle.

Peu importe les actes de cette personne, les conséquences n'auront aucun effet sur la vie de Florence Maybrick !

Elle repensa alors à son livre préféré : grâce à son esprit pratique, elle était parvenue à une transformation aussi extrême que celle du Dr Jekyll en M. Hyde ! Et ce, sans avoir eu besoin de recourir à un produit miraculeux.

Florence se sentait plus que jamais proche de ce personnage complexe. Elle remarqua, en outre, que son nom d'épouse comportait un « Y » comme ceux de Jekyll et Hyde.

D'ailleurs, devait-elle, elle aussi, offrir un prénom à la créature qu'elle venait d'inventer ? Florence retint l'idée mais, pour l'heure, elle préférait façonner sa doublure en lui inventant un caractère adapté.

Elle passa la soirée en compagnie de sa « jumelle », calfeutrée dans le cocon de sa chambre, puis s'endormit sereine, non sans avoir imaginé la sortie de son double fantomatique qui aurait lieu dès le lendemain matin.

Lorsque huit coups sonnèrent à la pendule du salon, Florence ressemblait à s'y méprendre à une femme du peuple. Elle patientait derrière la fenêtre de sa chambre, avide de voir la silhouette de James ouvrir la grille qui donnait sur la route.

Dès qu'il claqua la porte d'entrée pour se rendre au travail, Florence se couvrit d'une ample cape de satin noir afin que le personnel de maison ne se doute de rien s'il venait à croiser leur maîtresse dans l'escalier...



Elle avait trouvé un panier d'osier dans la cave et avait tout de suite pensé qu'il accompagnerait parfaitement son déguisement de domestique ! Il servirait en outre à emporter quelques éléments utiles à ses longues journées de guet ainsi qu'à ranger sa cape dès qu'elle n'en aurait plus l'utilité. Chose qu'elle fit une fois arrivée au bout de la rue.

Ainsi parée, la jeune femme se sentait invisible et capable de la meilleure filature possible !

M. Maybrick était allé, quant à lui, prendre l'omnibus à Aigburth Station. Hippomobile, ce véhicule à double étage pouvait accueillir une quarantaine de voyageurs.

Tout au long du trajet, le crissement des roues métalliques au creux des rails accompagnerait les réflexions de James ; il n'était pas encore assis face à sa table de travail que son esprit se remplissait déjà de colonnes de chiffres à n'en plus finir.

En moins d'une heure, l'omnibus le conduirait non loin de son bureau situé au numéro quinze de la rue Titheburn. James débiterait sa journée en passant par la pharmacie et, une fois approvisionné en arsenic, il pourrait enfin se rendre à son office : « *Maybrick and Company, Cotton Merchants* ».

De tout cela, Florence n'en doutait pas un seul instant ! L'emploi du temps de son époux était immuable depuis de nombreuses années.

La jeune femme ne pouvait monter à bord du tramway car seuls les bourgeois, ou les domestiques à leur service, possédaient les finances suffisantes pour payer une place. En tant qu'ouvrière – et surtout afin d'éviter que James ne la reconnaisse - il lui faudrait parcourir la distance à pied. Deux heures serait nécessaires ; cela ne l'effrayait guère car, Florence aimait flâner dans les ruelles et les parcs verdoyants.

Elle arriva donc rue Tithebarn bien après son mari, persuadée qu'il ne commettrait ses méfaits qu'une fois sa journée de labeur achevée ; ces moments où, au lieu de rentrer à la maison, il préférerait aller jouer au bridge et fumer des havanes en compagnie d'hommes délaissant, eux aussi, leurs épouses.

Un rapide coup d'œil lancé à travers la vitre de l'office lui confirma la présence de James. Il était penché au-dessus d'une liasse de feuilles, sa plume à la main.

À ses côtés, Thomas Lowry, le jeune commis, lisait un carnet de comptes. Les deux confrères paraissaient absorbés par leurs affaires respectives.

Un peu plus tard, un second passage permit à Florence de découvrir les nombreuses fioles et médicaments dispersés sur les étagères qui appartenaient sans nul doute à James. Ainsi, le jour où elle se déciderait à l'empoisonner, il y aurait une multitude de preuves attestant sa dépendance à l'arsenic ou à d'autres drogues...

Pour parfaire son rôle d'ouvrière besogneuse, Florence se démena jusqu'à la fin de la journée, armée de son panier en osier. Elle acheta des légumes au marché ainsi que plusieurs journaux qu'elle comptait lire à l'heure du déjeuner, assise au bord de la jetée.

Arpentant d'une démarche claudicante, les trottoirs de la rue Bath, la jeune femme se laissait envahir par le sentiment d'être une cousette éreintée par sa fatigue devenue chronique. Son regard morne, sa moue boudeuse, ses bras flasques de chaque côté du corps, même son teint grisâtre lui donnait l'aspect d'une repasseuse qui enchaînait seize heures de labeur.

Florence aimait déjà passionnément le personnage qu'elle avait créé et découvert qu'elle était pourvue d'un nouveau talent : celui d'être une actrice !

Son petit jeu distrayant lui fit perdre la notion du temps et James faillit lui filer entre les doigts. Par chance, après avoir baissé le rideau métallique de sa vitrine, il était resté à bavarder avec le séduisant Thomas...

Florence les observa de l'autre côté de la route.

Les deux collègues finirent par se dire au revoir puis James marcha une dizaine de minutes pour atteindre la rue Bold.

Cette rue abritait la plupart des clubs ainsi que de nombreuses boutiques de luxe.

M. Maybrick franchit les portes du *Exclusive Palatine Club* et, quand il en ressortit enfin - flanqué de George Davidson et de Charles Ratcliffe -, la nuit était tombée depuis plusieurs heures. Les trois amis échangèrent quelques mots sous le porche du Club avant de se séparer.

Grelottant de froid par cette température typique d'un mois de novembre, Florence se promit d'acheter un châle épais et une paire de gants en laine. Toutefois, depuis que James était dans sa ligne de mire, elle se sentait revigorée et prête à le suivre au bout du monde !

L'homme marchait d'un pas preste en direction de l'omnibus ; seuls ses semelles, ponctué du cliquetis de sa canne, faisaient échos dans la ruelle silencieuse.

Alors que l'arrêt était en vue, James s'immobilisa, semblant hésiter, puis reprit sa route vers le véhicule qu'il voyait au loin. Cette infime hésitation, Florence l'avait perçue.

Ce détail ne lui avait pas échappé ! Pourquoi avoir douté du chemin à suivre ? James avait-il une autre option que celle de rentrer enfin chez lui ? Qu'était cette autre alternative ? Un dernier verre dans un bar enfumé ? Un

détour pour retrouver un vieil ami ? Sa maîtresse ? Nurse Parker ?

Ou alors n'était-ce dû qu'à un oubli : sans doute se rappelait-il avoir laissé son mouchoir sur la table de bridge...

Florence se trouvait devant une énigme que seule une filature assidue parviendrait à résoudre.

Bien que réconfortée par l'apparente fidélité de son époux, elle rechigna à faire le retour à pied maintenant que la nuit était si avancée ; de plus son épuisement était total après cette journée riche en émotions... Elle décida de monter dans le prochain omnibus.

Chaque soir, James revenait à la maison après avoir visité son club en compagnie de ses amis. Il rentrait tard dans la nuit... mais demeurait fidèle. Florence appréciait l'attitude de son mari ; néanmoins elle préféra poursuivre sa filature afin de se débarrasser du moindre doute. Les révélations que lui avait faites Edwin sous le coup de la colère lui paraissaient si crédibles. Si Edwin avait menti, il n'aurait pas eu la présence d'esprit de nommer un endroit en particulier. Pourquoi aurait-il mentionné le nom du Angel Hôtel ?

Aussi, interpréter son rôle de femme du peuple lui procurait un plaisir indescriptible dont elle ne pouvait plus se passer...

La distance qui l'éloignait de son personnage se réduisait chaque jour un peu plus, lui permettant de se fondre en lui sans faire le moindre effort.

Depuis les deux semaines qu'elle approfondissait son rôle de domestique, elle avait acquis une véritable aisance, et osait talonner sa proie à moins de quelques mètres ! La veille, Florence était montée dans le même omnibus que James, en se réfugiant dans l'impériale du

véhicule. À l'étage, dissimulée entre une nourrice portant un bébé et un gentleman absorbé par la lecture de son journal, Mme Maybrick avait ainsi réduit le risque d'être vue.

Le premier mercredi de décembre, alors que des flocons de neige tourbillonnaient dans un ciel obscur, James quitta le *Palatine Club* et se dirigea vers Central Station où s'arrêterait l'omnibus qui le ramènerait chez lui. L'homme au chapeau haut-de-forme, recroquevillé sur lui-même pour se protéger de la morsure du froid, avançait à un rythme soutenu.

Alors qu'il s'approchait du véhicule, Florence le vit à nouveau hésiter...

Cette fois, James fit demi-tour et reprit sa marche dans la direction opposée. Elle se fit plus discrète que jamais et le suivit en maintenant la tête baissée.

Il pénétra dans "*The Wrexham House*". Les gens appelaient cette taverne "*The Poste House*" car elle possédait une boîte aux lettres que les employés de la Poste venaient collecter plusieurs fois par jour.

Florence s'approcha de la fenêtre : installé à une table, son mari tenait une chope de bière. Il versa trois gouttes de son médicament dans le breuvage mousseux, puis l'avalait d'un trait.

Florence, dont le bas du visage était caché par son châle, osa pénétrer dans le lieu faiblement éclairé et trouva une place au comptoir derrière son époux. L'atmosphère enfumée maintenait ses sens en éveil malgré l'heure tardive. Des éclats de rire et des jurons fusaient çà et là. James venait d'allumer un épais cigare.

Cerné par des volutes de fumée, il fixait une brunette un peu trop maquillée qui patientait, accoudée à son siège, en buvant un verre de gin. Cela faisait plusieurs minutes que James et elle échangeaient des sourires complices.

M. Maybrick se décida à s'approcher de la jeune femme :

– Veuillez m'excuser, Mademoiselle... Accepteriez-vous une flûte de champagne ?

Florence, raide comme un cadavre, toisait ce navrant spectacle : elle aurait voulu se jeter sur eux et rouer de coups la putain qui venait d'accepter l'offre de son époux. Elle aurait voulu gifler James, le pousser contre la table pour le transpercer de sa canne ! Mais elle n'en fit rien et demeura paralysée par la haine qui emplissait sa tête ainsi que chaque parcelle de son corps.

Après un moment interminable, James se leva et tendit son bras à l'inconnue. Ils quittèrent ensemble ce bar maudit ; serrés l'un contre l'autre, ils bravèrent le blizzard qui semblait s'acharner sur eux. Marchant dans les empreintes de leurs pas, Florence les suivit jusqu'à l'entrée du Angel Hôtel. Dès qu'elle reconnut l'enseigne, elle comprit qu'Edwin avait dit vrai...

M. Maybrick rentra chez lui. Vu l'heure tardive, il était persuadé que toute la maisonnée dormait profondément.

En ouvrant la porte de sa chambre, il fut bien étonné de trouver son épouse assise sur le lit.

– Bunny ! s'exclama-t-il en la voyant. Vous ? Dans ma chambre ?!

Cela faisait maintenant trois ans que Florence avait exigé qu'ils passent leurs nuits dans deux pièces séparées.

Espérant qu'elle ressentait enfin le besoin de se blottir dans ses bras, il s'approcha d'elle :

– Vous êtes encore éveillée ? murmura-t-il avec tendresse en dénouant sa cravate. La pauvre mine que vous faites... Endurez-vous un de ces affreux maux de tête ?

La jeune femme demeura impassible, le fusillant du regard.

– Ne ressentez-vous donc aucune honte ? Le moindre remord ? grinça-t-elle entre ses dents.

– Sapristi ! De quoi m'accusez-vous, au juste ?

– Je vous ai vu dans la rue avec cette... Cette catin ! poursuivit Florence d'un ton glacial.

– Je ne..., commença-t-il avant de s'interrompre. Vous m'avez vu, dites-vous ?

Florence, angoissée à l'idée de révéler l'existence de son déguisement, s'immobilisa. Il fallait à tout prix qu'elle garde sa transformation secrète.

– Au Poste House, Jim ! se décida-t-elle enfin. Vous étiez accompagné !

– Comment, diantre, pouviez-vous être là-bas ?! Sortez-vous la nuit afin de m'espionner ? Vous mentez, n'est-ce pas ? Vous n'êtes jamais allée au Poste House ?

– Moi non. Mais la personne à qui j'ai demandé de vous suivre y était !

– Vous m'avez fait épier !? Qui donc a accepté d'accomplir cette tâche ignoble ?

– Qu'importe ! Je n'en puis plus, Jim... J'exige le divorce !

– NON !! hurla-t-il, pris de panique.

– Pourquoi ? Notre amour est anéanti. Regardez-vous ! Nurse Parker et maintenant une putain trouvée dans un bar ! Pourquoi, diable, voulez-vous persévérer dans ce mariage qui se révèle être un fiasco ?

– Songez donc à Bobo et Gladys ! Et ma carrière en prendrait un sacré coup !

– Il fallait réfléchir aux conséquences avant de vous laissez aller à vos vils instincts...

– Michael serait trop heureux de cette débâcle, lâcha M. Maybrick dans une ultime tentative de convaincre son épouse.

Florence se tut, refusant de choisir une voie qui risquait de satisfaire son beau-frère...

Elle aurait tant voulu se libérer des liens qui l'unissaient à James afin de pouvoir rejoindre son amant. Mais resterait-elle désirable avec l'étiquette de femme divorcée ?

Cette séparation ternirait sa réputation ; dans de telles conditions, Alfred Brierley l'aimerait-il toujours autant ?

Non, si elle devait se délester de James, il faudrait devenir veuve. La mort de M. Maybrick serait la solution idéale : Florence posséderait sa fortune ainsi qu'une totale indépendance ! Et, en tant que veuve, son pouvoir de séduction demeurerait intact...

En outre, si elle consentait à la requête de James, elle pourrait exiger monts et merveilles. Puisque les cartes étaient entre ses mains, elle déclara :

– Peut-être que si vous vous inclinez devant mes conditions, je pourrais revenir sur ma décision...

– Dites, Bunny, et je vous exaucerai !

– Je veux quitter cette maison. Il m'est insupportable de dormir sous ce toit : les images obscènes du couple que vous formiez avec Nurse Parker me hantent ! Je vous interdis de revoir cette nourrice, ni la catin de ce soir, ni, d'ailleurs, aucune autre femme. Vous entendez, Jim ? Et je ne vous le répéterai pas une troisième fois !! Je vous offre une dernière chance, saisissez-là et montrez-vous digne de ma présence dans votre vie. Nous déménagerons de *Beechville* pour une habitation plus somptueuse dont le jardin sera de taille considérable. Je ferai mon enquête et, croyez-moi, je trouverai exactement ce dont je rêve !

L'homme acquiesça à toutes les injonctions de son épouse ; il n'avait guère d'autre choix.



– Enfin, je souhaite que l'on augmente le nombre de nos employés de maison !

– Plaît-il ? Deux domestiques, un jardinier et une nurse, n'est-ce pas suffisant ?

– Il nous manque une cuisinière. Mary ne s'en sortirait pas seule. Je me suis trouvé une passion qui ne me laisse aucun temps libre.

– Je croyais que vous aimiez vous occuper des repas ?

– Je préfère, à présent, me livrer à cet autre hobby. Dès que nous aurons déménagé, je me chargerai du recrutement de la cuisinière.

Ayant terminé son discours, Florence se leva ; sans même se retourner vers son mari, elle ouvrit la porte et sortit.

Durant plusieurs jours, les époux ne firent que se croiser sans jamais échanger un mot ou un regard ; Florence se sentait trahie pour la seconde fois et James était profondément embarrassé.

Le dimanche suivant, les Maybrick invitèrent Mathilda Briggs et sa sœur Louisa Hughes à prendre le thé.

James leur parla alors de leur projet « commun » de déménager. Aussitôt, Mme Briggs vanta les mérites de *Battlecrease House*, l'hôtel particulier qui se trouvait en face du *Liverpool Cricket Club*.

– Je vous suggère vivement de le visiter. Elle est disponible à la location. Il s'agit d'une demeure beaucoup plus imposante que la vôtre et bien mieux située. Le jardin qui l'entoure est un véritable joyau, il en va de même pour la serre...

– Oh ! *Battlecrease House* possède une serre ?! s'enflamma Mme Maybrick.

– La plus fleurie qui puisse exister, confirma Mme Hughes en souriant.

– Dans ce cas, je la visiterai dès demain, poursuivit James avant de lancer un regard plein d’espoir à Florence. Je suis prêt à tout ce qui nous permettra de repartir sur de nouvelles bases...

Il prit la main de son épouse et y posa un baiser avant de se retirer ; Nurse Yapp patientait sur le pas de la porte, tenant la petite Gladys entre les bras, rouge de pleurs.

– Mlle Gladys souhaite voir son père, expliqua la nurse en lui tendant l’enfant. Mademoiselle a de la température, peut-être faudrait-il faire venir un médecin ?

– Je m’en charge, dit James, en quittant la pièce avec sa fille.

Les deux sœurs toisèrent Mme Maybrick. Celle-ci se sentit soudain écrasée par des reproches non exprimés. Elle se rendait bien compte qu’elle aurait dû prendre une mine angoissée à la vue de sa fille fiévreuse et que c’était à elle, non à James, qu’il incombait la tâche de réconforter Gladys.

– Repartir sur de nouvelles bases ? répéta Mathilda dont la curiosité avait été titillée.

– M. Maybrick a commis un péché immonde que je n’ose vous narrer..., avoua Florence.

– Pauvrete ! s’exclama Louisa. Je crois, hélas, savoir de quoi il s’agit.

– Vraiment ?!

– Vous connaissez la mentalité du quartier : ces commères toujours à l’affût du moindre écart de conduite et les ragots qui se répandent plus vite qu’une traînée... Hem... de poudre.

– Hélas, James est un homme comme les autres, rajouta Mathilda.

– Mais..., balbutia Florence, effondrée d’apprendre que tout le voisinage était au courant des faiblesses de son époux.

– Bah ! Il faut reconnaître qu’il doit se sentir bien seul lors de ses fréquents voyages à Londres.

– À... À Londres ?! Insinuez-vous qu’il...

– Pardon ? feignit Mme Briggs en se resservant du thé. Ne parliez-vous point de Londres ?

Outrée, Florence se leva d’un bond et quitta le salon, laissant seules ses invitées.

Elle monta les marches quatre à quatre et se réfugia dans la chambre de son époux. Il lui fallait trouver des preuves, n’importe quel objet compromettant qui pourrait provoquer la chute de cet individu haïssable !

La chambre était déserte, la jeune femme se rua vers le bureau sur lequel James avait l’habitude d’écrire sa correspondance. Elle ouvrit les tiroirs, renversa les plumes d’oie et scruta les documents en papier jauni. Mais elle ne trouva rien.

La penderie en chêne attira ensuite son attention : mais, là encore, ses recherches se révélèrent infructueuses... Il n’y avait que des chemises, des vestons et des dizaines de mouchoirs rouges.

En colère, Mme Maybrick éparpilla les mouchoirs sur le tapis et les écrasa avec ses bottillons. Ne parvenant plus à contenir ses larmes, elle se roula sur le sol et sanglota.

Tel un sinistre présage, le tissu pourpre se décolora, teignant ses pleurs en rouge ; la jeune femme entrevit alors les images d’une vengeance afin de punir son infâme mari. Mme Maybrick décida ce jour-là de filer James à chacun de ses voyages à Londres.

**La première partie de cet ouvrage s'arrête ici.**  
**Tu trouveras l'histoire complète**  
**dans le livre de Pascale Leconte, intitulé :**  
**« *Jack l'éventreur n'est pas un homme* »**

**Il est disponible en version papier**  
**et numérique sur le site [Amazon.fr](https://www.amazon.fr)**

